CF002775214

B 22
4
138
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

C

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de Ch. Fr. PATRIS, ci-devant Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, N° 2, près la rue de Seine.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER.

TROISIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant !

TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIÈRE ÉDITION.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
REPUBBLICA ITALIANA
FIRENZE

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, N°. 42.

IX — 1801.

B. 22. 4. 138

A ÉMILIE.

Au Château de L.....

Je vous écris, Emilie, dans ce cabinet tranquille où vous aimez si souvent à vous recueillir.

Cet asile devient pour vous
le Temple des vertus, des talents, de la gloire:
ah! que j'y tombe à vos genoux,
il deviendra mon oratoire.

Quoi qu'il en soit, votre goût pour cette aimable cellule est bien selon mon cœur.

J'aime un simple réduit qu'un demi-jour éclaire ;
là, mon cœur est chez lui. Le premier demi-jour
fut, par la Volupté, ménagé pour l'Amour.
La discrète Amitié veut aussi du mystère.
Quand de nos bons amis, dans un lieu limité,
le cercle peu nombreux près de nous se rassemble,
le sentiment, la paix, la franche liberté,
président en commun au petit comité.
On est là. Qu'y fait-on? Rien; mais on est ensemble.

Dans un salon froidement spacieux,
que le luxe à grands frais décore,
rien ne parle à mon cœur, quand tout parle à mes yeux.

Il semble, dans ces vastes lieux,
que le sentiment s'évapore.
Dans un boudoir on s'aime mieux,
plus intimément on s'accueille.
Rien ne se perd, tout devient précieux :

un geste, un mot, un rien, tout se recueille.
Là, vers la fin du jour, la simple Vérité,
honteuse de paraître nue,
pour cacher sa rougeur cherche l'obscurité.
Là, la confidence ingénue
rapproche deux amis; et si quelque soupir
à l'un des deux se laisse entendre,
sentez-vous avec quel plaisir
il devine les pleurs qu'à l'autre il fait répandre!

Heureux, Emilie, celui qui près de vous en ferait la douce expérience! Ah! si les Dieux m'avaient réservé ce bonheur, quel Temple, quel séjour enchanté vaudrait pour moi votre aimable asile?

Là, je voudrais passer ma vie;
là, je voudrais, un jour, mourir

les yeux fixés sur mon amie.

Là, le nom chéri d'Emilie
se mêlerait encore à mon dernier soupir.

Là, s'échappant de l'infernale rive,
au retour du printemps, mon ame fugitive
reviendrait soupirer. Ainsi, dans les beaux jours,
l'hirondelle franchit le vaste sein de l'onde;
et, fidèle à son nid, revient, d'un autre Monde,
visiter le berceau de ses jeunes amours.

LETTRES

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XXXVI.

Si l'on vous racontait, Emilie, qu'il existe un aveugle armé de traits empoisonnés, qui, par un instinct cruel, choisit à son gré ses victimes, et les frappe toujours droit au cœur; que cet aveugle porte sur les yeux un bandeau, lequel, se multipliant à l'infini, va couvrir la vue de tous ceux que le trait fatal a blessés, vous traiteriez, sans doute, ce récit de fable et de mensonge. Mais si l'on ajoutait que l'aveugle est de votre connaissance; que souvent même vous lui prêtez

vos yeux, et qu'en récompense il vous prête son bandeau, votre incrédulité ferait place à l'étonnement. Enfin, si l'on vous assurait que, dès l'âge de quinze ans, vous avez conduit l'aveugle par la main, et lancé vous-même un de ses traits les plus ardents, alors, avec un sourire, tendre peut-être, vous vous rappèleriez l'ami d'Emilie, et vous diriez: Cet aveugle est l'Amour.

Chaque jour, proscrivant le dieu de la tendresse,
vous me faites jurer de n'en parler jamais;
chaque jour, je vous le promets:
c'est ainsi que tous deux nous en parlons sans cesse.

A peine Vénus eut-elle enfanté Cupidon, que Jupiter, lisant sur sa physionomie douce et perfide tout le mal qu'il ferait un jour, le proscrivit dès le berceau. Vénus, pour le soustraire au courroux de Jupiter, prit son fils dans ses bras, et, faible encore, elle se traîna, avec ce doux fardeau, dans les forêts de l'île de Cypre. Là, elle oublia les plaisirs brillants de la cour céleste, et s'enivra des délices de l'amour maternel.

Elle éprouvait cent fois le jour,
ce mélange d'inquiétudes,

N.° 13

. . . . . je veille
Si doucement quand il sommeille'

d'ivresses, de sollicitudes,
inséparables de l'amour;
ses soins étaient plaisirs pour elle:
les soins de mère sont si doux!
Son fils jouait sur ses genoux,
ou bien pendait à sa mamelle.
Reposait-il? « Vents, taisez-vous;
» zéphyr, flattez-le, disait-elle;
» embaumez-le, rose nouvelle;
» sommeil, verse-lui les pavots
» que tu me destinais: je veille
» si doucement quand il sommeille!
» Comme il sourit! Que le repos
» donne de grace à l'innocence!
« Du vainqueur des Rois, des Héros,
» voilà donc la frêle espérance!
« Voilà celui dont la puissance,
» égale aux arrêts du Destin,
» donnera des lois à la terre,
» enchaînera le genre humain,
» les Dieux même! Et je suis sa mère!....
» Mais ses traits semblent s'altérer;
» il souffre! S'il allait pleurer!.....
» Non! ses yeux s'ouvrent, il soupire,
» et s'éveille pour me sourire. »

Malgré sa tendresse pour son fils, Vénus ne fut pas sa seule nourrice. Si l'Amour n'eût sucé que le lait de la beauté, son caractère en eût pris seulement une teinte de coquetterie, ce qui, de nos jours, ne tire plus à

conséquence; mais aussitôt qu'il put marcher, il parcourut les bois, suça le lait des bêtes sauvages, et, avec leur substance, il prit leur férocité. Bientôt il se façonna un arc de frêne, des flèches de cyprès, et les essaya contre les animaux qui l'avaient nourri. Sûr de son adresse, il l'exerça contre les hommes, et Vénus elle-même ne fut pas épargnée.

Quelques-uns de ses traits, légérement dorés, blessaient les Amants heureux. D'autres, armés d'une pointe de plomb, portaient au fond du cœur la froideur et l'ingratitude. Mais la plupart, trempés dans un poison subtil, frappaient, et frappent encore les Amants infortunés. Leur atteinte est souvent inévitable;

Mais, en se tenant à l'écart,
le sage, de leurs coups n'a, dit-on, rien à craindre;
car ils ne portent pas plus loin que le regard
d'une belle ne peut atteindre.

Cependant l'Amour cache par-tout ses traits avec tant d'adresse, la Nature et les Arts conspirent tellement avec lui, que la Défiance elle-même est quelquefois prise en défaut.

Sous le verre d'une tablette,
où l'art aura représenté,
en raccourci, les traits de la beauté,
que l'œil du Sage innocemment s'arrête;
le trait part, le coup est porté;
l'illusion commence la défaite
qu'achève la réalité.

Souvent, dans un bois solitaire,
où le Sage respire en paix,
l'écho des prés et des forêts
lui redit les accents d'une jeune bergère.
S'il y prête l'oreille, aussitôt dans son cœur
le trait s'insinue; et le Sage,
attiré pas à pas vers ce chant séducteur,
court au devant de l'esclavage.

Quelquefois, au bord d'un ruisseau,
étendu sur l'herbe fleurie,
du souvenir des fêtes du hameau
il entretient sa tendre rêverie.
Le souvenir embellit tout.
» Qu'aux fêtes de Cérès Climène était jolie!
» Oh! que ses grands yeux bleus avaient de modestie!
» Que sa parure avait de noblesse et de goût!
» Ce temple de verdure est digne de Climène.
» Viens, Climène, en ces lieux reposer tes appas;
» viens baigner tes pieds délicats
» au crystal de cette fontaine;
» ces bois t'ombrageront de leur feuillage épais;
» mes soins écarteront les regards indiscrets.
» Ah! ne crains pas les miens: je devine tes charmes;
» mais j'aime la vertu, j'adore la pudeur..... »

Le rêveur, à ces mots, dans ses yeux sent des larmes,
et le trait d'amour dans son cœur.

Vous le voyez ; les traits de l'Amour se rencontrent par-tout : dans le monde, dans la solitude, dans les fleurs d'un bouquet, dans les plis d'une gaze, dans les reflets d'une glace, dans les romans, dans les lettres, même dans l'amitié, excepté dans les miennes, peut-être.

Quoique ces traits pénètrent jusqu'au fond de l'ame, c'est presque toujours par les yeux qu'ils s'insinuent. Il faut qu'il existe, des yeux au cœur, quelque fibre délicate qui serve de conducteur à cette flamme électrique ; et, dans ce siècle éclairé, où l'on a porté si loin la connaissance des nerfs, je voudrais bien qu'un subtil anatomiste pût découvrir cette fibre conductrice ; car, dès qu'il serait démontré que le pouvoir de l'Amour ne tient qu'à un fil, ce fil une fois coupé,

Adieu, tous les secrets de la coquetterie,
soupirs, larmes, coups-d'œils, sourires, trahisons ;
adieu, fureurs, craintes, soupçons,
noirs enfants de la Jalousie.....
Oui, mais adieu, doux sentimens,

si précieux aux belles ames !
Adieu, soupirs, baisers de flammes ;
ivresses, larmes et serments ;
adieu le bonheur des amants !
Le repos de l'indifférence
pourrait-il compenser la perte du plaisir ?
Non ; aimer, jouir, et souffrir,
de l'homme voilà l'existence.
Mais, en amour, sur-tout, par un secret lien,
tout s'enchaîne, l'ardeur, la crainte, l'espérance ;
peines, plaisirs, tout se balance ;
on souffre, on jouit ; tout est bien.

Ainsi, laissons-là le projet de notre découverte. Aussi bien, fussions-nous à l'abri des traits de l'Amour, il nous subjuguerait encore par les charmes de la persuasion. Aucun Dieu ne possède, comme lui, le talent de s'insinuer dans un cœur, d'égayer la morale, d'aplanir les scrupules, et de donner aux faiblesses humaines le coloris de la vertu. On assure même que ses arguments sont sans réplique. Je le crois volontiers.

Mais sur le chapitre des mœurs,
de sophisme je le soupçonne ;
car de la sagesse il raisonne
comme un aveugle des couleurs.

Au reste, si ces raisonnements ne sont pas

toujours justes, au moins doivent-ils être amusants, car ils lui sont inspirés par la Folie, que Jupiter lui a donnée pour conductrice. Cette déesse agile le conduit sans cesse aux assemblées, aux spectacles, aux bals, aux rendez-vous. Chez nous, elle l'affuble tour à tour d'un uniforme, d'un petit manteau, d'un grand chapeau, d'une robe à longs plis, d'un bonnet carré, d'une perruque à circonstances, d'un habit de cour, d'une petite coiffe de dévote, et même d'un capuchon. La plupart de ces costumes lui vont très-mal; mais lorsqu'il n'emprunte point cette garde-robe étrangère, le pauvre malheureux est réduit à marcher tout nud. L'on a beau lui en vouloir, ce dénuement excite la compassion; il se joint même à ce tendre intérêt un souvenir encore plus tendre, quand on se rappèle que sa nudité est aujourd'hui l'emblême de ce qu'il fut dans l'âge d'or.

Comme il était sans voile, il était sans détours.
Dès qu'il aimait, il disait: Je vous aime;
et cet aveu n'était point un problême
qu'un Amant pût résoudre à peine en quinze jours.
Il n'étudiait point ses timides discours,

comme une certaine Emilie
qui prétend sauver sa pudeur
sous le voile douteux de l'amphybologie ;
tandis que ses regards, ses soupirs, sa langueur,
nous font du secret de son cœur,
le secret de la comédie.

LETTRE XXXVII.

On se plaint, depuis long-temps, des traits de l'Amour; cependant ils ont fait verser moins de pleurs que ses ailes. Elles sont teintes de pourpre, d'or et d'azur. Ces nuances variées offrent l'emblême de l'inconstance, sur le plumage qui en est le mobile.

Je ne vous dirai pas, Emilie, à quel âge l'Amour sentit croître ses ailes. Un petit-maître vous protesterait que ce fut le jour même, ou, au plus tard, le lendemain de sa naissance. Pour moi, voici mon opinion à ce sujet.

Il n'eut point d'ailes en naissant,
l'innocence est toujours fidelle;
il n'en eut point en grandissant,
l'enfance n'est jamais cruelle.
Dans l'âge où naissent les soupirs,
il ne voltigea point encore;
la constance est sœur des désirs
que ce bel âge voit éclore.
Mais dès le premier baiser
que sa bouche obtint des belles,

les deux pointes de ses ailes
commencèrent à percer.
Nouveaux baisers ; le plumage
en deux jours se déploya.
Enfin, par son doux langage,
il obtint bien davantage !.....
Dès qu'il en fut venu là,
aussitôt il s'envola.

Peu de temps après, l'Amour se promenait avec sa mère dans une prairie émaillée de fleurs. Là, comptant sur l'agilité de ses ailes, il se vanta de moissonner, en quelques minutes, plus de fleurs que Vénus n'en pourrait cueillir. Vénus accepta le défi ; et Cupidon, voltigeant devant elle, allait gagner la gageure.

Mais, au moment d'être vainqueur,
il vit évanouir sa gloire.
L'Amour laisse souvent échapper la victoire
quand il vole de fleur en fleur !

La nymphe Péristère, qui accompagnait Cypris, l'aida sur-le-champ à remplir sa corbeille ; et l'Amour, piqué de se voir vaincu, changea la Nymphe en colombe ;

Afin d'apprendre désormais
à nos modernes Péristères,

qu'avec l'Amour, Nymphe ne doit jamais
se mêler que de ses affaires.

Malgré ce mauvais succès, Cupidon a toujours conservé le goût de voltiger. Il a suivi, dans ses conquêtes, la marche incertaine de nos Héros à bonnes fortunes, avec cette différence, que ceux-ci vieillissent en sortant de l'enfance, au lieu que l'Amour a toujours conservé la taille, la fraîcheur et l'agilité d'un enfant. Cette extrême jeunesse étonne, sur-tout quand on la compare avec sa force irrésistible.

Par quel charme, ou par quelle adresse,
un faible enfant peut-il renverser la Raison
et triompher de la Sagesse ?
On le dit fort; mais le fripon
n'est fort que de notre faiblesse.

Au reste, l'enfance de l'Amour est assez prouvée par ses jeux, ses caprices, et ses inconséquences; et l'on sent aisément que l'âge de la prudence ne peut ni lui convenir, ni lui plaire.

L'Amour est tellement enfant,
et, pour son âge, a tant de complaisance,
que d'un regard il fait souvent
tomber la Vieillesse en enfance.

Cependant

Cependant sa figure ne porte point le caractère naïf de l'innocence; on n'y lit que le plaisir d'avoir fait le mal, et le desir de le faire encore. Malgré cette physionomie perfide, les Anciens regardaient l'Amour comme le plus beau des habitants de l'Olympe. Cette opinion me semble bien naturelle;

> Car, si la femme que j'aime
> est la plus belle à mes yeux,
> il est juste qu'Amour lui-même
> soit pour moi le plus beau des Dieux.

Quant à son caractère, les opinions sont absolument divisées. Les uns le font auteur de tous les biens, les autres de tous les maux, suivant les biens où les maux qu'ils ont reçus de lui. Pardonnez, Emilie, si je suis de ce dernier parti; vous n'avez pas voulu que je fusse du premier.

Il est probable que cette double opinion a donné lieu à l'idée que les Anciens ont conçue de deux Amours(1) opposés. Suivant eux, l'un préside à la volupté, l'autre au sentiment.

(1) Ils appelaient l'amour vertueux, Éros, et celui qui lui est opposé, Antéros. On le croit fils de Mars et de Vénus.

L'un flétrit la fleur du plaisir
aussitôt qu'elle vient d'éclore ;
c'est lui qui, jadis, fit vieillir
Titon dans les bras de l'Aurore.
L'autre inspire ce feu divin
que vous allumez dans mon sein,
cette flamme pure et sublime
que la vertu nourrit d'estime.
Dévoré de sa sainte ardeur,
ma bouche, en soupirant, l'exhale.
Du feu sacré l'autel est dans mon cœur,
et vous en êtes la Vestale.

Quant à la naissance de l'Amour, elle a donné lieu à plus d'erreurs et de systèmes, que son caractère et tous ses attributs.

Aristophane raconte que la Nuit, fécondée par Zéphyre, pondit un œuf, d'où sortit Cupidon.

Platon rapporte qu'au banquet céleste, Porus, Dieu de l'abondance, s'étant enivré de nectar, rencontra, dans les jardins de Jupiter, Pénia, Déesse de la pauvreté, qui devint mère de Cupidon, et que Vénus adopta cet enfant.

Sapho le fait fils du Ciel et de la Terre; Alcée, de la Discorde et de l'Air; plusieurs, de Zéphyre et de Flore. Enfin, il n'y a point de Financier parvenu sur l'origine duquel

on puisse citer autant de variantes. Quelques profanes ont même osé avancer que l'Amour n'était ni dieu, ni roi. Si cette erreur s'était accréditée, vous l'auriez dissipée de nos jours;

Depuis qu'en votre sein le Dieu d'amour repose,
il eût repris son scèptre et sa divinité.
Vos yeux, d'un seul regard, à l'incrédulité
auraient prouvé sa royauté;
Vos vertus, son apothéose.

LETTRE XXXVIII.

S'il existe des caprices aimables, ce sont assurément les caprices de l'Amour.

Il est aimable quand il pleure ;
il est aimable quand il rit.
On le rappèle quand il fuit,
on l'adore quand il demeure.
C'est le plus aimable boudeur
qui soit de Paris à Cythère ;
c'est le plus aimable imposteur
qui soit né pour tromper la terre ;
il fait vingt serments aujourd'hui,
et demain il les désavoue :
on sait qu'il blesse quand il joue,
et l'on veut jouer avec lui.

Je vais, Emilie, vous citer un trait qui vous prouvera que ses jeux ne sont pas toujours des jeux d'enfant. Il était encore très-jeune lorsqu'il fit avec Hébé, sa compagne, le voyage de Paphos, où Vénus avait un temple célèbre. Là, après avoir étudié les Arts et les Sciences,

Ce Dieu malin, qui sans cesse varie
ses goûts légers, ses plaisirs, ses travaux,

conçut un jour la docte fantaisie
de professer, au milieu de Paphos,
les éléments de la géographie.

Dans ce dessein, lui-même il façonna
d'un marbre blanc la surface arrondie,
et d'un bleu tendre avec art dessina
sur ses contours la Grèce, l'Italie,
Londres, Paris, Cythère, ET CÆTERA.

La jeune Hébé, qui toujours le seconde,
dans ses projets grandement l'assista,
en se chargeant de la machine ronde:
aux écoliers que l'Amour enseignait,
en tous les sens Hébé la retournait,
pour leur montrer les quatre coins du Monde.

Mais la Déesse, à la fin, se lassant
de ce travail, Cupidon, pour bien faire,
avec adresse ayant coupé sa sphère
par l'Equateur, la fendit justement
en deux moitiés; par quoi les Antipodes,
mis de niveau, furent moins incommodes
à transporter. L'Amour, deçà, delà,
contre le sein d'Hébé les accoupla.

Or, de l'Amour la gentille écolière,
Flore, un beau jour, ayant touché, dit-on,
du bout du doigt les pôles de la terre,
chaque toucher fit éclore un bouton:
bouton naissant de rose printanière
ne brille pas d'un plus beau coloris
que ce bouton éclos du sein des lis.
A s'en parer Hébé fut la première;

l'Amour lui-même en parut enchanté ;
la mode en vint : chaque Divinité
modestement promenait à la ronde,
sous un tissu gonflé par le zéphyr,
les deux boutons prêts à s'épanouir,
qui couronnaient sa double Mappemonde.
Chez les humains cette mode passa
rapidement ; et l'adroite Nature
pour le beau sexe avec art imita
des Déités la nouvelle parure,
comme elle avait, à quelque temps de là,
de Cythérée imité la ceinture.

Mais ces trésors, qui sont d'un si grand prix
dans la saison du règne de Cypris,
sont dédaignés par l'austère vieillesse.
Dans l'âge mûr, nous voyons nos mamans
laisser tomber ces frêles ornements
qu'avec tant d'art éleva leur jeunesse,
jouets légers de l'Amour et du Temps,
que la Sagesse abandonne aux enfants.

Je conviens, Emilie, que ce trait d'invention, dont les imitations ont été si multipliées, n'est point consigné dans l'histoire de l'antiquité ; mais il nous est parvenu par la tradition, dont le rapport, depuis tant de siècles, est appuyé sur une expérience aussi heureuse que constante. Je vous engage donc à le croire, d'autant que vous êtes, moins que personne, en état de le contester ;

Car si vous osiez démentir
la vérité de ce système,
vous pourriez, je crois, nous fournir
double argument contre vous-même.

LETTRE XXXIX.

VÉNUS, depuis long-temps, cherchait l'occasion de réconcilier son fils avec Jupiter, lorsqu'enfin le Destin la lui présenta: ce furent les noces de Thétis et de Pélée, où toute la cour céleste fut invitée, excepté la Discorde.

Vénus, profitant de la circonstance, alla trouver Thétis, et lui dit: « Jupiter a pros-» crit mon fils en naissant; vous pouvez tout » aujourd'hui; obtenez sa grace, et comp-» tez sur sa reconnaissance.

» Il semera de fleurs votre heureux hyménée;
» il abrégera la journée,
» alongera la nuit; et l'on verra l'Amour
» faire un mariage à la Cour. »

Thétis promit son intercession à Vénus, qui, pour la seconder, alla solliciter l'appui de Junon.

« Présentez mon fils, lui dit-elle;
» obtenez son pardon: pour prix de ce bienfait,

« à votre époux il doit lancer un trait
» qui le rendra huit jours fidèle. »

Junon, tentée d'un pareil phénomène, promit à Vénus de l'aider de tout son crédit.

L'Olympe étant donc assemblé, l'Amour, tenant Thétis par la main, parut dans le temple de l'Hyménée. Il portait sur sa figure cette candeur enfantine et ce regard ingénu qui ne manquent jamais les cœurs. Il sourit, et fut aimé. L'Hymen voulut lier connaissance avec cet aimable étranger, et lui proposa même une association. Mais leur commerce souffrit beaucoup de l'opposition de leurs caractères. L'un est de feu, l'autre de glace. Aussi les amants tremblent-ils avec raison de les voir réunis. En effet,

Il est si naturel, ce me semble,
que l'Hymen de l'Amour attiédisse l'ardeur.
Du chaud, du froid unis ensemble,
que résulte-t-il ? La tiédeur.

Quoi qu'il en soit, Junon et Thétis présentèrent l'Amour à Jupiter, qui lui accorda sa grace. L'enfant vola sur ses genoux, et le caressa : mais on sait que ses caresses sont des blessures. Toutes les Déesses furent blessées presque en même temps. Les

propos, les regards s'animèrent; et les yeux de Bacchus ayant rencontré ceux de Cypris, ne se baissèrent plus.

Ce Dieu, long-temps en butte au courroux de Junon, venait enfin de se réconcilier avec elle, et paraissait, pour la première fois, au banquet céleste. Outre ses qualités réelles, il avait pour les Déesses le plus grand de tous les mérites, celui de la nouveauté. La curiosité l'assiégeait. Vous devinez qu'il fut interrogé, vous deviuez aussi qu'il fallut répondre,

Car du sexe discret dont nous suivons la loi,
tel est l'Amour pour le silence,
que quand il interroge un muet de naissance,
il faut, ou qu'il réponde, ou qu'il dise pourquoi.

Bacchus répondit donc en ces termes: Vous savez, Déesses, que je dois le jour à Sémélé, fille de Cadmus, frère d'Europe, qui a donné son nom à la plus belle partie de l'Univers. Ma mère entrait dans cet âge où la laideur même brille des charmes du printemps: jugez de quel éclat devait briller sa beauté! Jupiter lui-même en fut ébloui, et de ses yeux le trait passa dans son cœur. Soudain il prend la taille et la figure d'un adolescent.

Il paraît, il est aimé. Long-temps la pudeur de Sémélé résiste à l'Amour; mais enfin elle cède à la vanité. Son amant, repoussé de ses bras, lui déclare qu'il est le souverain des Dieux. A ces mots, un regard le rappèle, et Sémélé devient mère.

J'ignore, ô Junon! qui put vous instruire de ce mystérieux larcin; mais la vengeance en fut terrible. Vous vîntes trouver ma mère sous les traits de Béroé, sa nourrice; et lui donnant un baiser féminin, vous lui dites en confidence:

Ma belle enfant, qu'as-tu fait de tes roses?
Je ne te vois que des lis aujourd'hui.
Qui peut avoir flétri tes lèvres demi-closes?.....
Le petit scélérat!.... Je gage que c'est lui!

Eh! qui donc? reprit ma mère en rougissant.

-- Qui? cet adolescent, dont les yeux, le sourire;
les propos, en deux jours, poussent un cœur à bout.
Je ne veux rien savoir; mais si tu me dis tout,
je te promets de n'en rien dire.

Je n'ai rien à vous confier, répliqua Sémélé, puisqu'il n'y a rien.

- Rien?... Regarde-moi donc?... Quels regards abattus!
Rien?... Mon enfant, j'ai là-dessus
une science trop certaine.

J'ai passé par-là... Mais... ta robe ferme à peine,
et ta ceinture ne joint plus!

A ces mots, ma mère ne répondit que par des larmes, et tomba dans les bras de la fausse Béroé, qui, feignant de la consoler, s'écriait:

Ne pleure pas, ma pauvre fille!
On est jeune, on est faible... Eh! ne sais-je pas bien
ce qu'il en coûte alors? Oh! le petit vaurien!
Si je connaissais sa famille!...
-- Vous la respecteriez. -- Vraiment ce suborneur,
ce scélérat, ce fourbe insigne,
t'aura fait encor trop d'honneur.
Tu verras qu'il descend au moins en droite ligne
de Saturne! -- Il est vrai. -- Quoi! ce jeune inconnu?
-- C'est Jupiter. -- Et tu l'as cru?
Va, les Dieux gagnent trop à l'être,
pour dédaigner de le paraître.
Qui te l'a dit enfin? -- Lui-même. -- L'imposteur!
Abuser ainsi la candeur!
Un Jupiter sans barbe! -- Hélas! reprit ma mère,
si ce n'est le Dieu du tonnerre,
c'est au moins le Dieu du bonheur.

Eh bien! ajouta la perfide nourrice, pour te prouver sa divinité, qu'il paraisse devant toi dans l'éclat de toute sa puissance. Cette proposition flatta la vanité de Sémélé; elle pressa son amant d'y condescendre. En vain celui-ci

N.° 14.

Elevez cet enfant à l'ombre du mystère
Il était orphelin avant de voir le jour

celui-ci lui représenta qu'il y allait pour elle de la vie ; elle lui répondit :

Si, par l'éclat brûlant de ta gloire suprême,
ce faible corps est dévoré ;
si je meurs enfin, je mourrai
dans les bras de celui que j'aime.

Jupiter, trop tendre pour résister à ses desirs, parut dans un nuage de lumière, tenant d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. Sémélé, ivre de gloire et d'amour, lui tendit les bras, et se précipita dans les siens ; mais ses lèvres touchaient à peine les lèvres de son amant, que déjà la foudre l'avait consumée. Son ame, en gémissant, s'envola dans l'Elysée. Junon sourit ; et Jupiter, versant des larmes, me recueillit parmi les cendres de ma mère, et me mit dans sa cuisse, où il me porta jusqu'au terme de ma naissance. Alors Mercure me confia secrètement aux Nymphes de la montagne de Nysa, en leur disant :

« Elevez cet enfant à l'ombre du mystère.
» Il était orphelin avant de voir le jour.
» Que son enfance vous soit chère ;
» et dans le sein de votre amour,
» puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère ! »

Je la retrouvai en effet près de ces fidèles nourrices, qui, en récompense de leurs soins, brillent maintenant au milieu des astres, sous le nom des HYADES.

Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène devint mon précepteur. Il était toujours monté sur son âne, et c'est à lui que je dois mes premières leçons d'équitation.

Son caractère était la bonhomie.
Il buvait sec, mais il avait le vin
joyeux et tendre; il eût, le verre en main,
fait rire en chœur toute une Académie.
Auprès de lui, jamais le noir chagrin
n'osa rider le front de la Folie.
Si la Bacchante, avec un ris malin,
dans un repas le barbouillait de lie,
il se prêtait à la plaisanterie,
et se vengeait par un tendre larcin
qu'il n'allait pas raconter à sa mie.
Nymphes, Bergers, Driades et Sylvains,
de ses chansons répétant les refrains,
l'environnaient de leur bruyante orgie,
et promenaient le meilleur des humains
sur le meilleur des coursiers d'Arcadie.

Formé par les leçons d'un si bon maître, je résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les traces des héros, et de surpasser la gloire des plus illustres conquérants. Mais les idées

de conquêtes que Silène m'avait données, n'avaient rien de sanguinaire. Je voulais faire des heureux, et non pas des esclaves ; et les peuples échappés à ma puissance devaient envier le sort des vaincus.

Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête d'une armée innombrable.

Les Dryades, le thyrse en main,
ouvraient la marche. Au lieu de machines de guerre,
les Sylvains roulaient sur la terre
des milliers de tonneaux de vin.
La Folie et l'Amour, couronnés de raisin,
remplaçaient parmi nous la Fureur et la Gloire ;
et quand l'armée, au son du tambourin,
faisait halte, c'était pour boire.

J'étais monté sur un char traîné par deux tigres ; un thyrse me servait de sceptre, et le pampre formait mon diadème. Bientôt la Renommée annonça aux peuples de l'Inde, qu'un fils de Jupiter s'avançait pour les conquérir. Ces peuples, me croyant héritier de la foudre, s'enfuirent à mon approche ; mais, revenus de leur première terreur, ils accoururent en foule au devant de leur nouveau maître. Alors, au lieu d'exiger d'eux des tributs et des ôtages, je leur dis :

Ensemencez ce champ fertile, mais inculte.
Plantez ces jeunes ceps le long de ces côteaux;
dans ces riants vallons rassemblez vos troupeaux.
Voilà mes lois, voilà mon culte.
Je n'exerce point les horreurs
du dieu de Thrace et de Bellone.
Soyez libres; je veux n'enchaîner que les cœurs.
A vos princes soumis je laisse la couronne;
mais à condition que de votre bonheur
ils me rendront un pur hommage.
Je ne veux de mes droits que votre amour pour gage.
Allez; soumettez-vous, et buvez au vainqueur.

En peu de temps, tous les peuples voisins subirent mes lois; toutes les villes m'ouvrirent leurs portes, et je comptai mes jours par mes victoires. Enfin, ayant achevé la conquête de l'Arcadie, de la Syrie, et des autres provinces de l'Inde, je quittai mes nouveaux sujets, en leur disant:

« Je confie à vos soins tout ce que j'ai soumis;
» d'autres vainqueurs feront garder leurs diadêmes.
» Je n'ai conquis que des amis,
» et les cœurs se gardent eux-mêmes. »

Je revins alors triomphant, et traversai toutes ces belles contrées, où je rencontrais à chaque pas les paisibles monuments de mes victoires. Je voyais les moissons dorer

les champs fertiles, les troupeaux bondir dans les vallées, les arbres et la vigne couronner les côteaux de fruits et de verdures; et, comparant ces campagnes à celles où tant de Héros ont acquis une gloire si cruelle, je me disais, avec une joie secrète:

Je n'ai point abreuvé ces plaines
du sang de mes nouveaux sujets;
elles n'ont vu briller que le fer de Cérès;
et mon nectar lui seul a rougi leurs fontaines.

Enfin, je m'embarquai, emportant les regrets et l'amour des peuples que j'avais conquis. Mes vaisseaux étaient couronnés de pampres verts. La vigne s'entrelaçait autour des mâts et des cordages, et nous présentait ses grappes vermeilles. Les matelots en exprimaient le nectar, et chantaient les plaisirs de la vendange. Les Nymphes d'Amphitrite, attirées par leurs chants, environnaient nos vaisseaux; elles élevaient au-dessus des flots leur sein de lis et leurs bras plus blancs que la neige. Les Zéphyrs, battant des ailes, caressaient les trésors de ces Nymphes, et leurs douces haleines nous faisaient voguer paisiblement sur les plaines liquides.

Bientôt nous apperçûmes l'île de Naxos, comme un nuage sur l'horizon. Peu à peu ses rochers nous parurent sortir du sein des eaux. Les arbres antiques qui la couronnent, semblaient élever leurs têtes majestueuses à mesure que nous approchions de ses rivages. Je résolus de m'arrêter dans cette île: je la trouvai déserte; mais je ne sais quel charme secret m'inspirait sa solitude. Une voix intérieure semblait me dire:

Sur les traces de la victoire,
qui t'a conduit jusqu'à ce jour,
ton cœur n'a connu que la gloire;
ici tu connaîtras l'Amour.

Attiré par cette douce rêverie, je m'égarai seul dans ce désert enchanté. Je croyais entendre l'écho soupirer. Plus j'avançais, plus ses accents devenaient tendres et plaintifs. Enfin, j'arrivai près d'un rocher, au pied duquel la mer brisait ses vagues blanchissantes. Les flancs du rocher entr'ouvert présentaient une grotte dont l'entrée était ombragée par de noirs cyprès. Du fond de cet antre sauvage sortait une voix touchante, qui prononçait ces tristes paroles:

Cruel, pourquoi m'avoir trahie?
Je t'aimais de si bonne foi!
J'ai tout sacrifié pour toi,
et c'est toi qui me sacrifie!
Tu m'as condamnée à la mort!
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Si la douleur flétrit mes charmes,
c'est toi qui causes ma douleur.
Mon teint reprendrait sa fraîcheur,
si ta main essuyait mes larmes.
Mais tu fuis, et j'attends la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Du moins, à mon heure dernière,
s'il m'était permis de te voir!
Si je mourais avec l'espoir
que tu fermerais ma paupière!...
Mais je suis seule avec la mort.
Je te déplais, je suis coupable!...
Hélas! s'il suffisait d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

Adieu! ton amante abusée,
mais trop faible pour te haïr,
t'adresse son dernier soupir
avec sa dernière pensée.
Je vole au devant de la mort.
Je te déplais, je suis coupable!
Hélas! s'il m'eût suffit d'aimer pour être aimable,
ingrat, je te plairais encor.

A ces mots, le teint pâle, les cheveux épars, une femme sort de la grotte et s'élance vers les flots; mais, plus prompt que la foudre, je me précipite à sa rencontre, et la retiens dans mes bras. La douleur l'avait abattue, l'effroi la saisit; elle pousse un cri perçant, me regarde, et tombe évanouie. Je ne vous dirai pas qu'elle était intéressante; elle pleurait. En essuyant ses larmes, je sentais couler les miennes, et je m'enivrais d'une amère volupté. Enfin elle ouvrit des yeux languissants, et, me jetant un regard tendre et douloureux, elle me dit :

« Ah ! si mon sort vous intéresse,
« si vous savez combien l'amour nous fait souffrir,
« lorsque d'un cœur trop faible il trahit la tendresse,
« par pitié laissez-moi mourir ! »

Les accents de cette voix portèrent dans tous mes sens un charme inexprimable. Mon cœur palpitait contre celui de cette infortunée; et mes bras, en la soutenant, tremblaient sous ce doux fardeau.....

A ces mots, Vénus, avec un sourire de dépit, s'écria :

« Le moment est critique ! et je vois votre cœur,
« mon cher Bacchus, tomber en défaillance,

N°. 15.

Ah ! si mon sort vous intéresse,
Par pitié, laissez-moi mourir.

» Hébé, notre aimable vainqueur,
» a besoin de votre assistance. »

A ces mots, Hébé approche en rougissant, et, les yeux baissés, verse le nectar à la ronde. Bacchus, distrait, lui présente sa coupe, la regarde, soupire, et suspend son récit.

Ainsi de vos rigueurs me plaignant quelquefois,
quand je suis prêt à vous confondre,
vers la fin du dessert, au lieu de me répondre,
vous me versez ce joli vin d'Arbois
que vous trouvez si bon! (soit dit par parenthèse)
Alors, abandonnant ma thèse,
je me tais, vous riez; nous trinquons, et je bois.

LETTRE XL.

La jalousie est une étrange chose!
Si je parle à Doris de mes jeunes amours,
elle rougit. Soudain j'en devine la cause,
et veux me taire. -- Allons, monsieur, parlez toujours,
dit-elle. -- Mais enfin, madame,
mon récit vous déplaît. -- En quoi? -- Vous vous troublez,
vous pâlissez. -- Eh bien! oui, tu me perces l'ame,
perfide! -- Je me tais. -- Non, ce n'est rien... Parlez.

Ce fut à peu près sur ce ton que Vénus, se mordant les lèvres, dit à Bacchus: Eh bien! que faisons-nous de notre aimable inconnue? Bacchus reprit ainsi:

Nous étions assis sur le rivage. Sa tête penchée posait sur ma poitrine; et ses yeux, abattus de langueur, se levaient douloureusement vers les miens. Après un long silence, je lui dis en soupirant:

Votre cœur est blessé, mais on peut le guérir:
essayez quelque temps, c'est moi qui vous en prie;
et je consens à vous laisser mourir,
si je ne puis vous faire aimer la vie.

O vous! répondit-elle, vous qui prenez à

mon sort un intérêt si tendre, que diriez-vous d'un homme sauvé par son amante, d'une mort affreuse et inévitable, puis emmeué par elle dans une île déserte, asile de leur sûreté et de leur tendresse, qui, se voyant sacrifier l'honneur, la fortue et l'auguste rang de sa bienfaitrice, saisirait l'instant où elle reposerait près de lui, sur la foi de l'Amour et de l'Hyménée, pour s'enfuir sur ce même vaisseau qu'elle avait préparé pour le sauver, et l'abandonnerait dans ce désert, seule avec son désespoir? — Le perfide! m'écriai-je, l'infortunée!.... — Eh bien! reprit-elle, le perfide, c'est Thésée; l'infortunée, c'est Ariane. Vous voyez la fille du sage roi Minos, qui dicte des lois à la Crète. Hélas! mon malheur tient à un enchaînement bien étrange de cruautés et de perfidies!

Androgée, mon frère, ayant remporté le prix de la lutte sur les habitants d'Athènes et et de Mégare, les lâches l'assassinèrent, pour se venger de sa gloire. A cette nouvelle, Minos, désespéré, part à la tête de son armée, porte, chez les assassins de son fils, le ravage et la mort, et va former le

siége de Mégare. Vous savez qu'Apollon en avait bâti les murailles, sur lesquelles, durant ses travaux, ce Dieu laissait quelquefois reposer sa lyre. Les pierres en avaient contracté l'harmonie; et, dès qu'on les touchait, elles rendaient un son mélodieux. Scylla, fille de Nisus, roi de Mégare, prenait plaisir à entendre ces divins accords; et, durant le siége même de la ville, elle se rendait souvent sur les murailles. Ce fut de là qu'elle apperçut, dans la plaine, le roi Minos à la tête de ses guerriers. Mon père avait la sagesse des Dieux; il en avait aussi la taille et les traits. Scylla sentit naître à sa vue une passion indomptable, à laquelle elle sacrifia tous les sentiments de l'honneur et de la nature. Le sort de la ville assiégée dépendait d'un cheveu couleur de pourpre que Nisus avait au sommet de la tête; Scylla le lui coupa durant son sommeil, et le porta, triomphante, à Minos, comme un gage de sa tendresse. Mais mon père, indigné de cette trahison, abandonna la fille de Nisus à sa honte et à ses remords. On dit qu'après la prise de Mégare, elle fut changée en alouette, et Nisus en épervier.

Sous

Sous cette forme nouvelle, il poursuit encore la perfide qui l'a trahi.

Cependant Athènes, craignant le sort de Mégare, demanda la paix. Mon père la lui accorda; mais ce fut à une condition bien cruelle, dont les Dieux semblent punir aujourd'hui sa malheureuse Ariane. Il exigea que, durant neuf années consécutives, les Athéniens lui envoyassent annuellement sept jeunes garçons et autant de jeunes filles, pour être dévorés par le Minotaure, qui habitait le labyrinthe.

Cet édifice immense, chef-d'œuvre de l'ingénieux Dédale, contenait une infinité de circuits ménagés avec une adresse perfide;

Hélas! il ressemblait au cœur de l'infidèle,
dont l'innocence ignore les détours.
Sans le savoir, on s'engageait comme elle;
on se perdait, comme elle, pour toujours.

Au fond de cette fatale retraite habitait le Minotaure. Ce monstre, moitié homme moitié taureau, dévorait les infortunés que Minos enfermait dans le labyrinthe.

Déjà, pour la troisième fois, les Athéniens nous envoyaient leur fatal tribut.

Assise près du port, je considérais en silence leur vaisseau couvert de deuil, qui approchait lentement du rivage. Il aborde enfin, et j'en vois descendre les tristes victimes. Les jeunes filles marchaient les premières, le front pâle, les yeux baissés. Elles ne pleuraient plus; leurs larmes s'étaient épuisées dans les derniers embrassements de leurs mères. Après elles, marchaient les jeunes captifs, les mains chargées de fer et la tête abattue Un seul osait lever les yeux, et son regard noble et fier paraissait défier la Fortune. Il semble que l'ame des héros se communique à tout ce qui les environne. A la vue de celui-ci, je me sentis élever au-dessus de moi-même, et je résolus de le secourir. Je saisis l'instant où, sans être entendue, je pouvais lui parler; et, avec une surprise mêlée de mille autres sentiments, je reconnus, dans cet infortuné, le jeune et illustre Thésée, fils d'Egée, roi d'Athènes. J'appris avec admiration que, malgré sa famille, il avait voulu être du nombre des victimes destinées au Minotaure, afin de tuer le monstre, ou de périr avec ses concitoyens. Son courage, sa jeunesse, ses

exploits déjà célèbres, l'illustre sang de Pélops, dont il était issu par sa mère, tout m'inspira pour lui un intérêt ... trop tendre peut-être. Je lui promis de le sauver, même au péril de mes jours, et il me jura, s'il était vainqueur, d'unir son sort au mien. Hélas !

Je croyais qu'un héros disait la vérité,
qu'il ne s'abaissait point à tromper son amie ;
et qu'Amour, Gloire et Loyauté
allaient toujours de compagnie.

Dès ce moment, regardant Thésée comme mon époux, je l'armai de ma main pour combattre le monstre. Je lui fis tenir le bout d'un fil dont je retins moi-même l'autre bout, afin de le guider dans les détours du labyrinthe. Je l'y vis entrer à la tête de ses compagnons. On eût dit qu'ils descendaient tous au tombeau. Thésée seul semblait marcher à la victoire.

Tremblante à la porte du labyrinthe, je suivais de loin le bruit de ses pas et le mouvement du fil qui les guidait. Bientôt j'entends les hurlements du Minotaure. Je frémis ! le fil s'agitait dans mes mains, et m'indiquait tous les mouvements de Thésée. Je le sentais combattre, reculer, se détourner,

poursuivre. Tout-à-coup le bruit cesse, et le fil reste immobile. Thésée était-il vainqueur ou vaincu? Quelle alternative!..... Peu à peu je crois sentir un mouvement imperceptible; je crois entendre des cris dans le lointain.... si c'était une illusion!.... J'espère, tremble, frissonne, palpite..... mon sang brûle et se glace. J'écoute encore..... c'est lui!..... J'entends, j'entends des cris..... mais sont-ce les cris de la joie ou du désespoir? Mon cœur ne leur prête-t-il pas les accents qu'il désire? Non; le bruit approche.... ce sont les chants de la victoire! Le fil s'agite de nouveau, je sens le retour de mon époux, j'entends ses pas, je l'entrevois; il est vainqueur, il me tend les bras, il vole, il est dans les miens.

Ces moments-là n'ont ni soupirs, ni larmes:
on jouit trop pour bien jouir.
Je ne vous peindrai pas leur ivresse, leurs charmes;
mais puissiez-vous un jour aimer et les sentir!

Thésée, les yeux tendrement fixés sur les miens, et environné de victimes qu'il avait délivrées des fureurs du Minotaure, semblait me rendre hommage de leur reconnaissance. La tête énorme du monstre étendu à

nos pieds, vomissait des flots d'un sang noir, et les compagnons de Thésée la considéraient encore avec terreur. En ce moment, feignant de vouloir dérober le vainqueur à leurs empressements, je le conduis, par des chemins détournés, sur le rivage de la mer. Un vaisseau, préparé par mes ordres, nous attendait. Il nous reçoit, et les vents nous conduisent vers cette île fatale. Sa solitude, les ruisseaux qui l'arrosent, la verdure et les fleurs qui la couronnent, tout nous y présentait une retraite digne de vrais amants.

Là, j'espérais couler mes jours.
J'y devais être épouse et mère ;
là, mon cœur fixé pour toujours,
devait partager ses amours
entre mes enfants et leur père.
Je me forgeais une chimère
de tendresse et de volupté.
Ah! d'une illusion si chère,
quand le charme nous est ôté,
que la vérité semble amère!

Sur la mousse qui tapisse cette grotte, je m'étais endormie près de Thésée.

En me livrant aux douceurs du sommeil,
j'espérais que l'amour, qui fermait ma paupière,

avec le Dieu de la lumière,
viendrait le lendemain sourire à mon réveil.

Vain espoir! Je m'éveille; mes yeux, encore chargés de pavots, se tournent du côté de mon époux; mes bras s'etendent vers lui, et ma bouche cherche la sienne.... Il avait disparu! Je l'appèle, mais en vain. Alarmée et tremblante, je sors de la grotte, je parcours les bois, je gravis les rochers, je franchis les précipices; je demande mon époux à tout ce que je vois. Echo seul me répond en gémissant. Enfin, accablée de douleur et de lassitude, je me traînais lentement vers le rivage, en répétant le nom de Thésée, quand tout-à-coup, promenant mes regards sur le lointain des flots, je vis fuir ce même vaisseau sur lequel je l'avais sauvé, le perfide!..... Le reste vous l'avez vu.

A ces mots, continua Bacchus, Ariane versa de nouveaux pleurs.... — Que vous essuyâtes, reprit Vénus.

-- Vous l'avez dit. -- Mais, pour guérir son cœur,
le vôtre proposait un remède, Seigneur?
Sans doute la malade usa de ce régime?
-- Et l'Hymen en rendit l'usage légitime.

En épousant Ariane, je lui ceignis cette

couronne immortelle, chef-d'œuvre de Vulcain, qui brille parmi les astres (1), depuis que la Parque m'a ravi mon épouse. Hélas! il ne lui manquait que l'immortalité.

Pardonnez-moi si je soupire.
Nous fûmes soixante ans amants. Vous jugez bien
que je lui fus fidèle. — Oh! cela va sans dire....
— Aussi je ne vous en dis rien.
— Vous conviendrez pourtant que les amours finissent.
— Mais l'amitié les suit. — De loin.
Ainsi que les amours, les amitiés vieillissent,
— Oui; mais le cœur ne vieillit point.

A ces mots, la dispute s'échauffa. Les Dieux et les Déesses prirent parti, les uns pour Cypris, les autres pour Bacchus. J'aurais été pour celui-ci; car je crois, et j'offre, Emilie, d'en faire avec vous l'épreuve:

Je crois que deux tendres amants,
après avoir cueilli des roses au printemps,
moissonné dans l'été, vendangé sous Pomone,
savourent l'amitié, dans l'hiver de leurs ans,
comme un excellent fruit conservé de l'automne.

(1) La couronne d'Ariane fut changée en constellation.

LETTRE XL. BIS.

On vous a souvent prévenue, Emilie, contre la fidélité des maris.

On vous a dit cent fois, et je vous le répète,
qu'au grand étonnement de la société,
un mari fidèle est cité
comme l'on citerait une femme discrète.

L'assertion paraît forte, et cependant elle est vraie, non pas absolument dans la classe mitoyenne.

J'y connais quelques bonnes ames,
qui, conservant les mœurs de l'âge d'or,
dans Paris affichent encor
la sottise d'aimer leurs femmes;
et qui, d'un chaste hymen respectant le saint nœu,
près d'une épouse tendre et sage,
trouvent l'amour dans leur ménage,
et le bonheur aú coin du feu.

Vous concevez bien, Emilie, que cette félicité bourgeoise n'est pas faite pour les demi-dieux.

Une épouse est chez eux meuble de compagnie:
cela fait les honneurs; cela sert de maintien
dans les jours de cérémonie.
Elle est aimable, jeune et riche; c'est fort bien;
aussi l'estime-t-on. L'estime est un lien
décent, souple, commode, aux époux convenable.
D'un autre sentiment si l'on était capable,
ce serait s'afficher; l'usage le défend.
L'Amour permet qu'on soit enfant;
l'Hymen veut qu'on soit raisonnable.

Je vais, Emilie, vous donner une idée de cette fidélité du haut style, par l'exemple de Bacchus.

L'époux d'Ariane, qui s'absentait souvent pour voyager, ayant été accueilli chez Icarius, il y séjourna quelque temps, moins pour enseigner à son hôte l'art de cultiver la vigne, que pour cultiver lui-même l'amitié de sa fille Erigone. Erigone avait quinze ans.

Son jeune cœur, entretenu
dans une ignorance profonde,
n'ayant jamais connu le monde,
connaissait encor la vertu.

Aussi Bacchus trouva-t-il de grands obstacles à ses projets. En vain il employait près d'elle tous les lieux communs de la ga-

galanterie. Erigone refusait ou de les écouter, ou de les entendre. Enfin le Dieu, après avoir long-temps étudié cette place inexpugnable, découvrit un côté faible. Il s'apperçut qu'Erigone aimait beaucoup le raisin, et qu'elle allait chaque soir à la vigne de son père, pour en manger furtivement. Alors, sûr de sa victoire, il vole à la vigne d'Icarius, se place sur le sentier par lequel arrivait Erigone, et prend la forme d'une grappe vermeille qui pendait à un jeune ceps. Quelque adroite que fût cette métamorphose,

J'aimerais mieux accepter un congé,
que d'employer un pareil stratagême;
il est triste d'être obligé
de cesser d'être soi pour plaire à ce qu'on aime.

Cependant la grappe attendait Erigone. Elle arrive, l'entrevoit dans le crépuscule, pousse un cri de joie, et la cueille. Mais à peine en a-t-elle mangé les premiers grains, qu'une ivresse inconnue s'empare de ses sens. Sa poitrine se gonfle et s'agite, son œil se trouble; sa bouche ardente caresse la grappe fatale, la presse et la dévore. Dieux! s'écrie-t-elle, quel brûlant nectar! je meurs

empoisonnée!...., A ces mots, Bacchus reprenant sa première forme: Rassurez-vous, lui dit-il, ce poison n'est pas mortel. Aimez-moi, je vous guérirai. Alors Erigone, baissant les yeux, rougit, soupira, et abandonna sa main; mais j'ignore si ce fut au médecin ou à l'empoisonneur.

Cependant le temps de la vendange arrivait. Icarius y avait invité les pasteurs du territoire d'Athènes. Le nectar coulait des grappes vermeilles, au son de leurs musettes et de leurs voix. Icarius, pour les rafraîchir, leur présenta les prémices du jus de la treille. Mais malheureusement les musiciens de ce temps-là n'ayant ni la capacité, ni le sang-froid des nôtres, le nectar nouveau fit fermenter leurs têtes athéniennes; et, comme ils avaient le vin mauvais, ils tuèrent Icarius, et le jetèrent dans un puits.

A peine ce crime eut-il été commis, que les épouses des meurtriers furent saisies d'un transport de fureur et de rage que rien ne put calmer. L'oracle consulté ordonna, pour expier le crime de leurs époux, que l'on instituât des fêtes en l'honneur d'Icarius. Ces fêtes furent nommées les jeux

Icariens. On les célébrait en se balançant sur une corde attachée à deux arbres. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'Escarpolette. Je ne regarde jamais cet exercice, sans me rappeler avec plaisir l'ancienneté de son origine.

Ainsi, lorsque dans un verger,
sur une corde balancée,
avec Flore et Zéphyr vous semblez voltiger,
sur vos divins appas si ma vue est fixée,
si je suis dans les airs votre taille élancée,
et ce pied que Zéphyr vient de me décéler,
et ce voile qui va peut-être s'envoler!....
ah! que votre pudeur n'en soit pas offensée,
je ne pénètre point des charmes inconnus;
j'élève vers le Ciel mes yeux et ma pensée,
pour invoquer Icarius.

Au moment où ce prince fut assassiné par ses hôtes, il était suivi d'une petite chienne nommée Méra. Cette chienne n'était connue, ni par les chansons, ni par les épîtres, ni par les madrigaux que les poëtes du temps lui avaient adressés, ni par les complaisances du jeune prêtre de Jupiter, qui la portait à la promenade, ni par les entretiens spirituels que les dames avaient avec elle en société; mais elle devint justement célèbre

célèbre par son instinct et sa fidélité pour son maître. Elle courut vers Erigone, et la tira par sa robe jusqu'au puits où les assassins avaient jeté le corps de son père. Erigone, à cette vue, se pendit de désespoir; Méra mourut de douleur, et les Dieux les transportèrent au ciel. Icarius y devint la constellation de Bootés; Erigone, le signe de la Vierge; et Méra, celui de la Canicule.

Et Bacchus, croyez-vous qu'il se pendit pour suivre Erigone? Point du tout. Il choisit une autre route; il alla visiter Proserpine, espérant retrouver dans son empire l'ombre de celle qu'il pleurait encore.

Proserpine était un peu brune, mais elle rachetait ce défaut par mille agréments. Elle avait une langueur intéressante, une mélancolie douce, un regard tendre et mystérieux. Ajoutez à cela que son palais n'était éclairé que d'un demi-jour; en sorte que si le cœur n'y ressentait point d'abord les atteintes d'une passion vive et soudaine, il s'y laissait aller peu à peu à cette mélancolie voluptueuse dont les amants délicats ne voudraient jamais sortir. Bacchus en fit l'heureuse expérience. Il s'était arrêté chez

Proserpine pour un instant ; il y séjourna trois ans.

Alors Pluton donna de sa discrétion
un exemple fameux, que dans l'occasion
nos époux se piquent de suivre :
en galant homme il s'absenta.
Vous voyez que, dès ce temps-là,
les maris de Cour savaient vivre.

Bacchus, enfin, se souvenant de son épouse, retourna près d'elle ; et, pour calmer ses alarmes, il lui raconta, qu'en entrant chez Proserpine, il s'était endormi ; qu'il attribuait cet assoupissement, soit à la lassitude, soit à la pesanteur de l'air, soit à l'obscurité du lieu ; qu'enfin il avait dormi trois ans, et s'était réveillé au milieu des Nymphes, qui l'avait fait danser, et avaient voulu le retenir ; mais qu'il s'était échappé, pour voler dans les bras de sa chère Ariane.

Ariane le crut. Près d'un mari volage,
patience, vertu, douceur, tendre langage,
sont de grands points. Mais, selon moi,
tout cela n'est rien sans la foi.

Ariane fut désormais récompensée de la sienne par la fidélité de son époux. Il l'aima tant qu'elle vécut, et le lui témoigna

jusqu'à son dernier soupir; car entre les époux bien unis, les témoignages de la tendresse sont de tous les temps.

Lorsque les glaces de l'âge
ont refroidi les amours
près du feu, dans son ménage,
en rappelant ses beaux jours,
souvent un couple fidèle,
malgré ses cheveux grisons,
fait jaillir quelque étincelle
en rapprochant ses tisons.

Dans l'histoire mutuelle
qu'ils se font de leurs soupirs,
chaque héritier leur rappèle
l'époque de leurs plaisirs.
Ainsi, votre ame attendrie
croira voir, dans vos enfants,
vivre la chronologie
des jours de votre printemps.

LETTRE XLI.

Le récit des triomphes et des amours de Bacchus avait échauffé le génie conquérant des Déesses, et le banquet nuptial de Thétis et Pélée était devenu un champ de bataille, dont leur adresse et leurs charmes se disputaient le terrain. La victoire balançait surtout entre Junon, Minerve et Vénus, quand tout-à-coup la Discorde, seule exclue de ce festin, et brûlant de venger son affront, l'œil courroucé, la bouche écumante, le front hérissé de serpents, parut dans un nuage sombre, et, avec un sourire perfide, jeta sur la table une pomme d'or, portant cette inscription fatale: A LA PLUS BELLE.

Si la Discorde avait écrit:
A la plus sage, à la plus tendre,
à celle qui, sans y prétendre,
a le plus de sens et d'esprit;
à la plus chaste épouse, à la plus digne mère,
à l'amante la plus sincère,

on aurait partagé sans procès et sans bruit.
C'était A LA PLUS BELLE ; Illion fut détruit (1).

Junon, Vénus et Pallas prétendirent exclusivement à la pomme, et demandèrent un juge impartial. Alors Mercure leur dit :

« Près des murs sacrés de Bergame,
» je connais un berger, beau, jeune, et sans détours ;
» pour conserver la candeur de son ame,
» on l'éleva loin de la Cour
» et loin du commerce des femmes.
» Ce juge vous convient, mesdames :
» nul préjugé n'altérera
» son innocence et sa droiture ;
» et l'arrêt qu'il prononcera,
» sera le cri de la nature. »

Ce jeune pasteur était le beau Pâris, fils de Priam, roi d'Illion. Hécube, épouse du roi, portant cet enfant dans son sein, rêva qu'elle accouchait d'un flambeau qui enflammait toute l'Asie. L'Oracle consulté répondit, que la reine mettrait au jour un fils qui embraserait son empire. Priam, alarmé de cette menace, chargea un de ses officiers, nommé Archélaüs, de faire périr son fils en naissant.

(1) On verra dans la suite que cette pomme, jetée par la Discorde, causa la ruine de Troye.

Hécube même souscrivit à cet arrêt. Hécube n'était pas mère encore;

Car, dès le moment qu'il respire,
dès qu'elle vient de l'embrasser,
quelle mère peut balancer
entre l'amour d'un fils et celui d'un empire ?

Hécube l'éprouva bientôt. A la vue de son fils, l'orgueil fut sacrifié, et la Nature reprit ses droits. Elle employa, pour fléchir Archélaüs, ces regards maternels et ces larmes victorieuses qui manquent encore au pouvoir de vos charmes. Excusez cette franchise:

Qui mieux que moi sait, Emilie,
combien votre regard fut toujours éloquent?
Cependant, mon aimable amie,
vos yeux s'exprimeront bien plus éloquemment
près du berceau de votre enfant,
lorsqu'au plus léger accident
vous tremblerez de voir ravir à la lumière
ce tendre fruit de vos amours naissants,
et verserez ces pleurs intéressants
qui ne peuvent couler que des yeux d'une mère.

Ces pleurs triomphèrent d'Archélaüs. Le fer tomba de sa main, et la grace du fils fut accordée aux larmes maternelles. Cependant, craignant de sacrifier son devoir à l'huma-

N° 16.

Entre les bras de l'innocence.
En souriant, il attendait la mort.

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

nité, Archélaüs porta l'enfant sur le mont Ida, et l'exposa dans un lieu solitaire.

Age heureux! faible, seul, sans secours, sans défense,
proscrit dès le berceau, mais ignorant son sort,
entre les bras de l'innocence,
en souriant il attendait la mort.

Ce fut en cet état que les pasteurs du mont Ida le rencontrèrent. Sa beauté, son malheur, les ornements dont il était couvert, tout les intéressa. Ils l'adoptèrent, et prirent soin de son éducation. Le plus vénérable de ces pasteurs, qui l'aimait d'une amitié tendre, le félicitait souvent de l'heureuse destinée qui, loin des tourments de la fortune et de la grandeur, avait confié son enfance à l'asile champêtre de l'innocence et de la paix. Quelquefois ce vieillard le prenait sur ses genoux, et, le pressant dans ses bras tremblants, il lui disait:

Mon fils, vous entrez dans la vie
par un chemin semé de fleurs;
vous n'avez pas encor versé de pleurs.
Personne à vos plaisirs ne porte encor envie;
vous n'éprouvez point les ardeurs
de cette aimable frénésie
qui tyrannise tant de cœurs;
vous n'aspirez point aux honneurs;

vous ne redoutez point la vieillesse ennemie.
Mon fils, vous entrez dans la vie
par un chemin semé de fleurs.

Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.
Mon fils, je vois venir le jour
où ce cruel enfant, par un tendre langage,
va vous attirer à sa cour.
Vous croirez vivre heureux dans ce charmant séjour,
et vous n'y trouverez qu'un pénible esclavage.
Fuyez alors, fuyez ; voilà le vrai courage.
Oiseau faible et timide, évitez ce vautour,
sinon vous périrez victime de sa rage.
Je ne veux point troubler le repos de votre âge ;
mais, hélas ! craignez tout du poison de l'Amour.

Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
portez la paix de l'innocence,
puissiez-vous n'être ambitieux
que du bonheur dont jouit votre enfance !
Soyez pauvre, mais vertueux ;
ne vous enchaînez point au char de l'Opulence ;
n'allez pas habiter les palais somptueux ;
gardez-vous de ramper sous l'œil présomptueux
d'un protecteur enflé de sa puissance.
Tremblez de pénétrer les sentiers ténébreux
où l'intrigue marche en silence.
Les remords sont la récompense
des attentats les plus heureux.
Aimable enfant, qui, dans vos yeux,
portez la paix de l'innocence,

puissiez-vous n'être ambi-ieux
que du bonheur dont jouit vo-e enfance!

Quand le temp aura sillonné
ce front paré des urs de la jeunesse,
votre cœur se verra entôt environné
par les Ennuis, enf-ts de la Tristesse.
Vers son déclin, tand il s'abaisse,
l'homme aux doule-s est condamné.
Faible au berceau, fai- dans la vieillesse,
il meurt, mon fils, -me il est né.
Faites-vous des amis, sec-rez la détresse
de l'homme vertueux, du so- abandonné;
attachez-vous, par la ten-esse,
l'enfant qu'à votre amour le c- aura donné.
Ces appuis soutiendront un jo- votre faiblesse,
et vous feront goûter un reste d- égresse,
quand le temps aur- sillonné
ce front paré des fleur- de la je-sse.

Bientôt le jeune Pâris devint plus célèbre et le plus beau des pâteurs. La Nature le dédommageait de l'empire dont l'avait privé la Fortune.

Il régnait sur les prés, sur les eurs des cam-gnes,
sur les moissons, sur les tro-eaux,
et sur les cœurs des nymphes & montagnes
dont sa lyre faisait soupirer les écl-s.
C'est là qu'il vit la tendre Œn-e
brillante de fraîcheur, de jeunesse et d'amour;
c'est là, sur le gazon, qu'au déclin un beau jou-

elle vint partager et son lit et son trône ;
car le gazon était tour à tour.

Enfin Pâris vivait heureux ; mais, pour être durable, le bonheur veut être ignoré. La célébrité du pasteur fit son malheur et celui de son épouse. Il parut dans les jeux publics que Priam faisait célébrer à Troye, et sa beauté attira tous les regards. Hector, fils aîné de Priam, après avoir vaincu tous ses adversaires, fut vaincu par son frère, qu'il ne connaissait pas. Ce triomphe intéressa toute la cour. Le roi lui-même interrogea le vainqueur, et le reconnut pour son fils. Alors commença la fortune, et finit le bonheur de Pâris. Œnone s'en apperçut la première.

La grandeur, l'étiquète, et la froide inconstance,
de son lit nuptial exilèrent l'amour ;
la pauvre Œnone apprit, par son expérience,
que c'est qu'un mari de cour.

Le sort, d'une voix unanime, fut déclaré l'homme du jour par le comité de la coquetterie troyenne. Les belles se l'arrachaient, ou se le passaient tour à tour. Ainsi, sans repos et sans puissance, Pâris était emporté

par le tourbillon des femmes à la mode. Cependant un sentiment secret le ramenait vers sa fidèle Œnone. Il rendait, malgré lui, justice au mérite de son épouse, et disait, avec un sourire négligé :

« Elle a l'esprit, elle a le cœur ;
» la nature a paré son ame
» de mille vertus. En honneur,
» c'est un trésor ;... mais c'est ma femme. »

Bientôt la réputation de Pâris s'étendit avec ses conquêtes. Il lia un commerce intime avec le dieu Mercure, qui devint son conseil et son agent, et qui finit par le proposer à la cour céleste, pour juger le différend des trois Déesses.

Tel fut le chemin rapide qui conduisit Pâris aux honneurs.

On y parvient encor par le même canal ;
et Pâris n'est pas, je vous jure,
le dernier juge que Mercure
ait placé sur le Tribunal.

Au reste, cet honneur eut pour lui des suites bien funestes, puisqu'il causa sa mort et la ruine de sa patrie.

Mais à demain. Pour savoir comme
le beau Pâris prononcera,
je vous offre la main jusques au mont Ida.
En attendant, gardez la pomme.

LETTRE

LETTRE XLII.

La Nuit silencieuse achève paisiblement sa carrière ; l'Aurore sommeille encore sur son lit de roses ; mais la Coquetterie veille depuis long-temps. On ne dort point le matin d'une bataille. Déjà Junon et Minerve préparent secrètement la victoire. L'art profond de la toilette vient au secours de la Nature et même de la Divinité.

Et Vénus, comment occupe-t-elle ces moments précieux ? Je ne vous le dirai pas, Emilie. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'hier, après le banquet des Dieux, elle disparut avec Bacchus. Le Mystère les suivait ; le reste, on l'ignore.

Enfin le jour paraît, et l'instant fatal approche. Les Déesses, guidées par la Jalousie et la Curiosité, se rassemblent en foule dans l'Olympe. Tous les yeux sont fixés sur le mont Ida. Là, le beau Pâris s'assied sous un chêne antique. Il tient la pomme ; et

Junon, la première, se présente devant lui. Elle descend majestueusement de son char traîné par deux paons. Sa taille divine, son regard imposant, sa démarche noble et fière, sa main tenant un sceptre d'or, son front réfléchissant l'éclat du diadème, tout annonce la Reine des Immortelles; et le juge, immobile en l'admirant, se sent pénétrer d'un respect religieux. Mais, par malheur,

Le Respect et l'Amour s'accordent mal ensemble.
Vous en devinez la raison :
l'un glace l'autre ; et dès que l'Amour tremble,
c'en est fait, il meurt de frisson.

Le juge frissonnait encore, lorsque Minerve s'offrit à ses yeux. Je ne sais quel charme secret environnait la Déesse. Elle attirait les cœurs par un attrait doux, mais invincible...La sérénité de son front tempérait l'austérité de ses regards. Si Minerve eût sourit, la victoire était à elle; mais, après quelques instants, son sérieux uniforme retint dans la main du juge la pomme prête à lui échapper.

Je l'avoue, Emilie, à la place de Pâris, j'aurais fait la même réticence. N'allez pas

imaginer cependant que je cabale contre Minerve.

Je ne dis pas que la Sagesse
nuise au pouvoir de la Beauté ;
vous m'avez trop appris que la sévérité
ne peut altérer la tendresse.
Mais convenez que l'affabilité,
avec un mot, un coup-d'œil, un sourire,
exérce un plus puissant empire
que la plus austère rigueur.

Je ne dis pas que la Pudeur
n'embellisse la Beauté même ;
mais avouez qu'en tout bien, tout honneur,
sans blesser la vertu, l'on peut donner son cœur
pour le cœur de l'objet qu'on aime.

Enfin, je ne dis pas que les mots mesurés,
les dédains, les froideurs, les aveux différés,
désolent sans raison le cœur d'un galant homme :
j'approuve tout cela ; mais vous observerez
que Minerve n'eut point la pomme.

Cependant Vénus arrive : elle avait presque oublié l'heure du rendez-vous. Ses cheveux blonds flottaient en désordre sur son front couvert des roses du plaisir. Sa ceinture divine était à moitié détachée. Ses yeux mouraient de langueur, ses lèvres brûlaient de volupté. La cour céleste se douta, qu'ainsi que Junon et Minerve, Vénus avait veillé.

Mais les Déesses même convinrent que ce n'était pas pour sa toilette. Elles avaient raison.

Cypris quittait Bacchus. A l'ombre du mystère,
ce Dieu s'était, dit-on, permis un doux larcin ;
trois fois Vénus se trouvait mère ;
les Graces naissaient dans son sein.

A peine le pasteur la voit, il soupire, il se trouble; la pomme lui échappe. Junon, Minerve, l'Olympe assemblé, tout disparaît à ses yeux ; il ne voit que Vénus ; et, la main étendue vers elle, il veut lui présenter la pomme.... Elle était aux pieds de la Déesse, et l'Olympe applaudissait.

Je conçois que la gravité
d'un juge de vingt ans, en ce moment succombe ;
la pomme, devant la Beauté,
ne s'adjuge point, elle tombe.

Je n'entreprendrai pas, Emilie, de vous peindre le dépit des rivales de Vénus. Je ne connais point de peintre qui ne restât au-dessous du sujet.

Plusieurs écrivains rapportent, qu'avant le jugement de Pâris, les trois Déesses tentèrent leur juge tour à tour. Junon lui promit la grandeur; Minerve, la sagesse; et

Junon, Minerve, tout disparaît à ses yeux ;
Il ne voit que Vénus.

Vénus, la plus belle femme de l'Univers. Vénus lui tint parole, puisque, sous ses auspices, il enleva dans la suite la belle Hélène, épouse de Ménélas ; mais cette odieuse conquête fut vengée par la Grèce assemblée. Les Grecs assiégèrent, pendant dix ans, la ville de Troye ; et la haine de Junon et de Minerve consomma la ruine de cet empire.

Je vous parlerai bientôt, Emilie, des effets terribles de leur ressentiment. Pour moi, si, comme Pâris, je tenais aujourd'hui la pomme, pour accorder Junon, Minerve et Vénus, c'est à vous que je la donnerais. Ainsi,

En couronnant chez vous les graces naturelles,
et la sagesse, et même la fierté,
je saurais partager, avec égalité,
la pomme entre les Immortelles.

LETTRE XLIII.

Le triomphe de Vénus fut célébré dans tout son empire avec une allégresse que Minerve et Junon se dispensèrent de partager. Ses adorateurs accoururent en foule de toutes les contrées de l'Univers, et se réunirent dans son temple de Cythère. La Déesse y avait plusieurs autels, devant lesquels elle était représentée avec différents attributs Ici, elle paraissait sur un char traîné par des moineaux, le sein découvert, le front couronné de roses, la langueur dans les yeux, et la volupté sur les lèvres.

Là, elle était assise sur une conque marine, attelée de deux colombes. Une draperie légère, dont les plis étaient retenus par sa mystérieuse ceinture, couvrait la moitié de ses charmes. Sans voile, elle n'était que belle; voilée, elle était divine. Elle tenait un faisceau des traits (1) redoutables

(1) Théocrite.

dont elle remplit le carquois de son fils. On prétend qu'armée de ces traits, elle triomphait de Jupiter armé de la foudre, et le forçait de lui rendre hommage.

Jupin, quoiqu'il fût un peu fier,
aux autels de Vénus apportait son offrande.
Le plus grand Potentat, quand la Beauté commande,
est un bien petit Jupiter.

Plus loin, on la voyait couronnée de myrte, tenant un miroir, les pieds revêtus de sandales tissues d'or et de soie, et le sein couvert de chaînes d'or et de pierreries. Ces attributs rappelaient le culte honteux que les filles de Cypre rendaient à Vénus. Elles se prostituaient en son honneur sur le rivage de la mer, et tiraient de ce commerce infame, des sommes considérables, et des bijoux dont elles se composaient une dot, avec laquelle elles se mariaient. On assure qu'elles devenaient alors honnêtes femmes, et que chez nous on en voit encore quelques exemples. Ainsi soit-il !

On voyait aussi Vénus tenant d'une main la pomme de la Beauté, et de l'autre une poignée de pavots.

Sous ces pavots délicieux,
trop heureux l'Amant qui sommeille,
s'il ne devait jamais rouvrir les yeux!
Mais tôt ou tard il se réveille.

La Déesse était encore représentée sous la figure d'une Vierge ayant les yeux baissés, et les pieds posés sur une écaille de tortue :

Pour montrer qu'une jeune fille
doit toujours renfermer, de crainte du soupçon,
sa beauté dans sa maison,
sa vertu dans sa coquille.

Enfin, Vénus paraissait sur un char d'ivoire, traîné par des cygnes. Sa taille était majestueuse, son front calme et serein, sa tête élevée, et ses yeux fixés vers le ciel. L'Amour était à ses pieds, les yeux couverts d'un bandeau, les ailes déployées, et portant un carquois rempli de traits enflammés. Sous ces attributs, Vénus présidait à cet amour chaste et pur, à cette flamme céleste, qui, sans jamais s'altérer, brûle les vrais amants, et semble élever leurs ames réunies vers le séjour de la Divinité. Mais ce culte particulier, qui, dès-lors, était moins observé que les autres, est entièrement oublié de nos jours, et je n'en suis pas étonné.

Puisque de la VÉNUS MODESTE
on a même oublié le nom,
comment se rappèlerait-on
qu'il est une VÉNUS CÉLESTE ?

On voyait auprès d'elle la douce Persuasion, qui suit ordinairement la Beauté. La Candeur siégeait sur son front, la Timidité tempérait le feu de ses regards, le Sourire animait ses lèvres, et de sa bouche entr'ouverte on croyait entendre sortir cette éloquence enchanteresse que les Rhéteurs enseignent, mais qu'ils n'apprènent point.

L'éloquence est un don. Tous les graves Auteurs
qui prétendent dicter l'art d'enchaîner les cœurs,
sont des sots avec leur science.
Voyez de la Beauté les regards enchanteurs ;
écoutez ses di cours doux, simples et flatteurs ;
vous y trouverez mieux que chez les Orateurs,
les éléments de l'Eloquence.

Vénus était encore accompagnée des trois Graces qui se tenaient par la main, pour marquer qu'elles ne se séparent jamais.

Rien ne peut désunir l'amitié qui les joint ;
chaque Grace à ses sœurs semble être nécessaire.
Il faut les réunir pour plaire ;
qui n'en a qu'une, n'en a point.

Cependant les Prêtresses de Vénus, le front

immolé à la porte du Temple, et Cypris agréa ce sacrifice expiatoire, offert aux mânes de son amant.

Ensuite plusieurs vierges et quelques femmes s'avancèrent vers l'autel de Vénus NUPTIALE, qui, d'une main, tenait le globe du monde qu'elle régénère, et portait entre les deux mamelles le flambeau de l'hyménée (1). Elles étaient couronnées de roses, dont l'incarnat ou la blancheur peignaient en même temps l'ardeur et la pureté de leurs desirs. L'or et l'ébène de leurs longs cheveux flottaient sur leur cou d'albâtre, et pendaient jusqu'à terre. Les Vierges désiraient des époux ; les épouses, des enfants. Elles supplièrent Vénus d'exaucer leurs vœux, et lui consacrèrent leur chevelure. Aussitôt la Prêtresse en coupa les tresses flottantes, qu'elle suspendit aux autels de la Déesse.

Ce sacrifice, qui plaisait à Vénus, s'est perpétué autant que son culte. Bérénice,

(1) On l'appelait MIGNONITIS, c'est-à-dire CONJUGALIS, conjugale. Ce mot dérive du verbe grec *Μίγνυμι*, CONJUNGERE, joindre, unir. PAUSAN.

long-temps après, voulant obtenir la victoire pour son époux, consacra sa chevelure à Vénus.

Pour vous, Emilie,

Heureusement vous cherchez peu la gloire,
et vous n'avez besoin d'offrande, ni de vœux,
lorsque vous voulez bien gagner une victoire :
mais si, pour obtenir un sort victorieux,
vous alliez quelque jour, nouvelle Bérénice,
aux autels de Cypris suspendre vos cheveux,
que Zéphyr gémirait d'un si beau sacrifice !

Quant à la chevelure de Bérénice, le lendemain de l'offrande, elle disparut du Temple. A cette nouvelle,

Messieurs les Courtisans s'étant rassemblés tous
pour convenir de sa métamorphose,
se dirent quelque temps : Eh bien ! qu'en ferons-nous ?
car il fallait en faire quelque chose.
Enfin, sans trop savoir pourquoi,
à l'aide d'un certain Poète (1),
ils en firent un Astre. Moi,
j'en aurais fait une Comète.

Tel était le culte de Vénus. Elle punissait

(1) Callimaque composa un poème à ce sujet. Les Astronome avaient, depuis peu, découvert une nouvelle étoile. Le Poète, de concert avec eux, la nomma la chevelure de Bérénice.

sévèrement

sévèrement les femmes qui manquaient envers elle de dévotion. Les Dames de Lemnos ayant quelque temps interrompu ses fêtes, la Déesse les rendit odieuses à leurs maris, qui, étant alors en guerre avec les Thraces, emmenèrent des prisonnières qu'ils épousèrent au lieu de leurs femmes. Celles-ci, pour venger cet outrage, formèrent, et exécutèrent le complot de massacrer en une seule nuit tous leurs époux avec leurs concubines. Craignant ensuite qu'un jour leurs enfants ne vengeassent sur elles-mêmes la mort de leurs pères, elles les égorgèrent au berceau. Vous voyez, Emilie, qu'on ne néglige pas impunément le culte de Vénus.

Profitez d'un si triste exemple,
sacrifiez souvent à la mère d'Amour;
et permettez-moi quelque jour
de vous donner la main quand vous irez au Temple.

Cependant lorsque l'on éprouvait les fureurs de Vénus, il y avait autrefois plusieurs moyens de s'en délivrer. Outre certaines herbes qui avaient la vertu d'appaiser les transports de l'amour, on avait recours aux ondes du fleuve Silemne; à peine s'y était-on baigné, qu'on oubliait l'objet aimé.

La roche de Leucade, qui s'élève sur le rivage de la mer Ionienne, avait la même propriété. On s'élançait du sommet de ce rocher dans la mer, et soudain l'on était guéri. Beaucoup d'amants, et même quelques femmes firent ce saut périlleux.

L'illustre Sapho fut de ce nombre. Elle eut le malheur d'aimer Phaon, jeune Lesbien, à qui Vénus avait donné un vase d'essences divines, avec lesquelles il s'était rendu le plus beau des hommes.

Vous connaissez les Phaons de nos jours, honte de notre sexe, idoles de nos femmes, qui sont au désespoir de chagriner ces Dames, mais qui ne peuvent pas suffire à tant d'amours.

Tel était l'amant de Sapho. L'amant qui s'aime, n'aime pas. Sapho en fit la cruelle expérience; et, pour se guérir de son fatal amour, elle eut recours à la roche de Leucade. Mais avant de se précipiter dans les flots, elle posa sur le rivage sa lyre couronnée de cyprès, et grava ces vers sur le rocher:

Je vais boire l'onde glacée
qui doit effacer pour toujours
de mon cœur et de ma pensée
le souvenir de mes amours.

Enfin, je braverai les armes
du cruel enfant de Vénus.
Je ne verserai plus de larmes ..
Mais, hélas! je n'aimerai plus.

Je n'aimerai plus!... Quoi! sa vue
ne me fera plus tressaillir!
Je l'entendrai sans être émue
et sans frissonner de plaisir!

Quoi! mon cœur ne pourra plus même
se figurer qu'il me sourit,
qu'il est là, qu'il me dit: je t'aime,
que je pleure, qu'il s'attendrit!

Je ne pourrai plus, sur la rive,
les jours entiers l'attendre en vain;
le soir m'en retourner pensive,
et me dire: il viendra demain!

Adieu donc, espoir, rêverie,
illusions, dont la douceur
m'aidait à supporter la vie
et le veuvage de mon cœur.

Et toi, malgré les injustices
qu'à ce cœur tu fis essuyer,
perfide, de mes sacrifices,
le plus dur, c'est de t'oublier!

LETTRE XLIV.

Je vous ai crayonné légèrement, Emilie, le tableau des fêtes de Vénus : voici, pour servir de pendant à cette esquisse, celle des fêtes de Bacchus.

Bacchus était représenté sur un char traîné par des tigres ou par des panthères, emblêmes de la fureur que l'ivresse inspire, quelquefois aussi par des lynx, et j'avoue que j'en ignore la raison; car le lynx n'a rien de particulier, que sa vue perçante. Or, un homme ivre peut y voir double, mais non pas de loin. Le Dieu était couronné de pampre, et sa couronne était surmontée d'une paire de cornes;

> Mais il doit être dépouillé
> de cette éminente parure,
> depuis qu'Hymen s'est affublé
> de la moitié de sa coiffure.

On donnait des cornes à Bacchus, parce qu'il avait le premier accouplé les bœufs

pour labourer la terre. On mettait auprès de lui un tronc de chêne, en mémoire de ce qu'il avait fait quitter aux hommes la nourriture du gland, pour celle des fruits et du blé. On y plaçait aussi un ceps de vigne ou un figuier, dont il avait enseigné la culture. De la main droite il tenait un thyrse; c'était une lance entourée de feuilles de vigne. On lui donnait pour compagnes les Muses, qu'il inspire quelquefois aussi bien qu'Apollon.

Le Dieu des Buveurs était encore représenté assis sur un tonneau, le front couronné de lierre, dont le feuillage abaisse, dit-on, les fumées du vin. Sa large face était enluminée d'un rouge vermillon, et son nez couvert de rubis. D'une main il tenait une coupe; de l'autre un thyrse environné de lierre. On mettait alors auprès de lui une pie: cet oiseau lui était consacré, parce qu'il était fort babillard;

Aussi j'ai lu, je crois, dans de vieux commentaires,
(car ce procès n'est pas nouveau)
que les femmes avaient réclamé cet oiseau,
en accusant Bacchus de chasser sur leurs terres.

Mais comme il fut prouvé que Bacchus

faisait babiller les hommes aussi bien que les femmes, celles-ci perdirent leur procès. C'est peut-être à cette occasion que quelques Savants ont prétendu que Bacchus était hermaphrodite.

Les premiers Prêtres de Bacchus furent les Satyres ; ses premières Prêtresses furent les Naïades. Il faut avouer, Emilie, que vous leur conservez scrupuleusement leur ministère;

Car souvent je vous verse à peine
quelques gouttes de ce doux jus
dont s'enivrait le bon Silène,
qu'aussitôt, par vos mains, la Nymphe de la Seine
change en roses pour vous les rubis de Bacchus.

Cependant il est des circonstances où vous vous relâchez un peu de votre dévotion pour les Naïades.

Lorsque Bacchus, en nectar argenté,
de son crystal étroit part, pétille et s'élance,
votre bouche sourit à sa vivacité;
et votre main, avec prudence,
de la Naïade alors lui sauve l'alliance,
pour conserver la fleur de sa virginité.

Dans la suite, les Naïades furent remplacées par les Bacchantes, les Thyades et les

Ménades. Ces différents noms tirent leur étymologie de plusieurs mots qui expriment la rage, la folie et l'emportement. Ces Prêtresses parcouraient les villes et les campagnes, armées d'un thyrse, couronnées de pampre, et vêtues d'une peau de tigre. Leurs cheveux étaient épars, leur bouche écumante, leurs yeux rouges et étincelants. Quelques Auteurs ont vanté leurs charmes, peut-être avec raison; mais je n'aurais pas été leur rival.

Sans la vertu, je ne vois rien d'aimable;
La décence, à mes yeux, embellit la laideur.
Il n'est pour moi de beauté véritable
que sur le front où règne la pudeur.

Dès que la fête de Bacchus était arrivée, on ornait son Temple de pampres et de lierres. Les Prêtres promenaient sa statue au milieu des vignes, et chantaient des hymnes en son honneur. Les Bacchantes les suivaient en dansant et en poussant des cris de joie qui ressemblaient aux cris de la fureur.

La marche s'arrêtait ordinairement à l'ombre d'un chêne ou d'un figuier. Là, on reposait le Dieu sur un autel, au pied duquel on immolait un bouc. Ce sacrifice

plaisait à Bacchus, parce qu'en broutant les jeunes ceps et les boutons de la vigne, cet animal détruit l'espoir de la vendange.

Les prêtres rapportaient en pompe la victime et le Dieu. Sur son passage les habitants de la campagne immolaient un porc (1) devant la porte de leurs maisons. De retour au Temple, les Sacrificateurs brûlaient les entrailles de la victime ; et du reste, ils préparaient un festin pour l'assemblée.

Chez les Athéniens, les vierges nubiles, couvertes de longs voiles, présentaient alors à Bacchus des corbeilles remplies des premiers fruits de la saison. Ainsi,

> Sous le voile des sacrifices,
> la pudeur pouvait, sans rougir,
> exprimer son premier desir
> par le langage des prémices.

Après le festin, les Prêtres se rassemblaient au son du fifre et du tambourin, et sautaient, en cadence, sur des outres ou des vessies gonflées et enduites de graisse ou d'huile. Vous présumez bien, Emilie, que les dan-

(1) Cette coutume était fort usitée chez les Athéniens.

seurs manquaient souvent la mesure, et que les faux pas étaient fréquents. La chûte de chaque figurant excitait les huées et les battements de mains des spectateurs, et l'on décernait un prix au sauteur qui avait le moins perdu l'équilibre.

Ces jeux passèrent d'Athènes à Rome, où l'on célébrait les principales fêtes de Bacchus à trois époques de l'année.

La première fête se célébrait au mois d'Août ; on suspendait alors aux arbres voisins des vignes, de petites figures de Bacchus, pour veiller sur le raisin.

La seconde fête avait lieu au mois de Janvier, lorsque l'on apportait à Rome les vins d'Italie.

Enfin, la troisième et la plus solemnelle, arrivait au mois de Février : c'étaient les Bacchanales, que nous fêtons encore dans le même temps, avec les mêmes extravagances, et que nous appelons le Carnaval.

Quelques savants ont prétendu que Bacchus était le même que ce Nemrod que l'Ecriture appèle le grand Chasseur. Ils se fondent sur ce que les noms et surnoms de Bacchus et de Nemrod se ressemblent ;

disent-ils, en grec et en hébreu. Je crois qu'on doit se défier de cette opinion scientifique, et ne point inférer de l'identité des noms, celle des personnages.

Je connais beaucoup d'Emilies,
comme vous jeunes et jolies:
ce sont presque vos traits, et c'est bien votre nom;
mais sont-ce vos vertus? Est-ce vous enfin? Non.

Quelques autres, appuyés sur des faits, ont établi entre Bacchus et Moïse une comparaison soutenue, qui rend leur identité plus vraisemblable. Bacchus et Moïse furent élevés dans l'Arabie; ils furent l'un et l'autre Conquérants, Législateurs et Bienfaiteurs des peuples qu'ils avaient conquis. Bacchus est représenté avec deux cornes; Moïse, avec deux rayons sur la tête. Le thyrse de Bacchus fit couler des fontaines de vin; la verge de Moïse fit jaillir une source d'eau pure; et la comparaison ne pèche ici que par la qualité de la boisson. Enfin, Bacchus ayant touché de son thyrse les eaux de l'Oronte et de l'Hydaspe, traversa ces fleuves à pied sec. Moïse en fit autant sur la mer Rouge. Ces rapprochements prouvent que si Moïse et Bacchus ne sont pas le même homme, au

moins furent-ils deux hommes du même caractère (1). Les noms des grands hommes peuvent appartenir à des lâches ; mais leurs caractères et leurs actions ne peuvent appartenir qu'à eux ; et c'est à ces traits seuls qu'on reconnaît sûrement la vertu. Par exemple, si quelqu'un me disait :

« Je connais fille de vingt ans,
» admirable par ses talents,
» plus encor par sa modestie,
» négligeant ses jeunes attraits,
» ne cultivant que son génie, »
à ces traits-là je me dirais :
Voyons s'il parle d'Emilie.

S'il ajoutait : « De mille amants,
» même en rejetant la tendresse,
» elle sait de leurs sentiments
» ménager la délicatesse,
» cela se fait si poliment,
» qu'on prendrait pour un compliment
» le congé qu'elle leur adresse.
» Qui l'aime, la suit forcément ;
» qui la fuit, jamais ne l'oublie : »
je me dirais : Assurément
c'est, ou ce doit être Emilie.

(1) Orphée appèle Bacchus Moses ; Mosem, Moïse, et lui donne pour attribut deux tables de lois.

S'il ajoutait : « Sur son chemin
» apperçoit-elle l'indigence ?
» avec un air de négligence
» elle se détourne. Sa main
» joint la main vers elle tendue
» furtivement ; et puis soudain,
» craignant qu'on ne l'ait apperçue,
» elle rougit de son bienfait,
» tremble que l'on ne le publie,
» et s'esquive !... » A ce dernier trait,
je m'écrirais : C'est Emilie.

A propos de ressemblance, vous me rappelez, Emilie, que je vous ai prédit la naissance des Graces le jour même du jugement de Pâris, qui fut prononcé au printemps. Or, nous venons de passer le carnaval. Ainsi Vénus, suivant vos calculs, devrait leur avoir donné le jour, et vous commencez à craindre que je ne me sois trompé sur les époques.

Votre cœur gémit en secret
de ce que vos trois sœurs n'arrivent point encore :
consolez-vous, et tournez le feuillet ;
sous vos yeux elles vont éclore.

LETTRE

N.° 18.

Point de graces sans décence,
Et point de décence sans voile.

LETTRE XLV.

QUOIQUE les Auteurs aient varié sur l'origine des Graces, l'opinion la plus commune est qu'elles sont filles de Vénus et de Bacchus. Les uns les représentent nues, parce que, disent-ils, les Graces ne doivent pas être déguisées; les autres les couvrent d'un voile léger. Je préfère ce costume au premier. Point de graces sans décence; point de décence sans voile.

En général, la Mythologie nous donne très-peu de détails sur ce qui concerne les Graces. Pour y suppléer, je vous envois, Emilie, la relation du pélerinage que j'ai fait, sous vos auspices, au Temple de ces trois Immortelles

LE TEMPLE DES GRACES.

Le Temple des Graces n'est point situé dans un lieu consacré particulièrement à leur culte.

Ce Temple est le Palais des Fées.
Que la beauté paraisse ; aussitôt vers les Cieux
l'édifice s'élève et présente à nos yeux
un sanctuaire orné de fleurs et de trophées.
Eloignez-vous, le charme fuit,
et le Temple s'évanouit.

Depuis long-temps je cherchais ce Temple fugitif qu'il est si rare et si difficile d'atteindre, lorsque j'appris qu'il était, depuis huit jours, à ***. J'entrepris à l'instant ce pélerinage. A chaque pas, je rencontrais sur la route une multitude de Pélerins qui tournaient le dos au Temple, auquel ils prétendaient arriver.

Au fond d'un carosse doré,
c'était une sempiternelle,
le visage verni, plâtré,
roulant sa mourante prunelle,
et de ses charmes dépéris,
pour gonfler la forme jumelle,
enfermant, avec leurs débris,
le Zéphyre sous la dentelle.

Plus loin suivait monsieur l'Abbé,
lisant dans Sapho son bréviaire,
le dos voûté, le teint plombé,
lorgnant par devant, par derrière ;
complaisant, doux, mignard, poli,
persifflant, grasseyant, rempli

d'amour, d'ambre et de suffisance ;
en un mot, ayant en tout point,
du jugement, de la science,
et du goût comme on n'en a point.

Dans une diligence anglaise
roulait milord Aliboron,
le dos, le ventre, l'esprit rond,
quittant son gros habit marron,
pour s'affubler à la française ;
se plaignant du poumon, des nerfs,
avec la carrure d'Hercule ;
pesant trois cents, mais par ses airs,
encor moins lourd que ridicule.

Enfin, c'était une foule d'originaux de toute espèce, des petits-maîtres, des femmes savantes, des musiciens, des coquettes, des peintres, des dévotes, des orateurs, des poètes, des danseurs et des philosophes. La plupart de ces derniers faisaient gaiement le voyage à pied ; car ce n'était pour eux qu'une promenade. Mais les étrangers, et les femmes sur-tout, arrivaient au Temple avec une toilette de cour, qui les faisait consigner à la porte.

Là était la foule. Les Esprits et les Beautés honoraires se nommaient, pour en imposer au peuple, et, d'un ton d'autorité, criaient à la sentinelle :

Sergent, dites au Caporal
de nous ouvrir un peu la presse;
je suis Marquise, moi Comtesse;
moi, je suis Fermier-Général.

Cependant les piétons arrivaient les premiers; je marchai derrière eux, et j'entrai d'abord en nommant Emilie.

Arrivé sous le vestibule, j'apperçus autour de moi plusieurs autels particuliers, où l'on consultait les demi-dieux, favoris et ministres des Graces. Chacun d'eux avait sa statue au-dessus de son autel. C'étaient Racine, Lafontaine, Sévigné, Deshoulières, etc. Un Conseiller, parfumé, brûlait de l'ambre sur l'autel de Montesquieu, et lui disait:

J'ai du Jargon, de la finesse,
les Calembours brillent dans mes écrits;
j'ai su donner à la grave Thémis
un petit air de gentillesse.
Je mets les lois en madrigaux;
je suis l'oracle des toilettes;
de tous les ouvrages nouveaux
j'extrais l'esprit sur mes tablettes:
je viens de composer enfin
un livre avec mon secrétaire;
je l'ai fait, sur papier vélin,
imprimer en beau caractère
et relier en maroquin.

Aux trois Déesses, ce matin,
j'en viens offrir un exemplaire;
et je reste, comme un faquin,
à la porte du sanctuaire!

L'Oracle des lois lui répondit:

Il faut que Thémis en impose,
et sourie avec dignité.
Sa grace est dans sa majesté;
et les trois sœurs n'ont jamais adopté
les Magistrats couleur de rose.

Au même instant, une femme ensévelie sous la gaze, arriva au pied d'un groupe qui représentait Sévigné, Deshoulières et Ninon, et s'écria, d'une voix tremblante:

J'ai su me faire de l'esprit
et me composer un visage.
Depuis trente ans et davantage,
j'en ai toujours quinze, en dépit
du Temps et de la Médisance;
je rajeunis chaque matin,
car j'ai découvert le chemin
qui ramène à l'adolescence.
-- Tremble, dit l'Oracle, qu'enfin
il ne te ramène à l'enfance.

L'adolescente sexagénaire sourit avec dédain, et fit place à une blonde languissante, qui laissa tomber ces paroles:

Vingt fois par jour la force m'abandonne ;
je puis me vanter que personne
ne s'évanouit mieux que moi ;
je range, en expirant, l'Univers sous ma loi.
Dans mes convulsions, j'étale un cou d'albâtre,
un teint de lis, des yeux mourants, baignés de pleurs,
un pied digne des connaisseurs.
un bras d'ivoire... Enfin, à mes adorateurs,
je représente, en beau, la mort de Cléopâtre...

L'oracle l'interrompit en lui disant :

Quoique les pamoisons, les spasmes, les vapeurs,
produisent à Paris des effets admirables,
nous ne les logeons point. Le Temple des TROIS SŒURS
n'est point l'hôtel des Incurables.

La blonde aux yeux bleus, à cette brusque réponse, alla se trouver mal sur les dégrés du Temple, et fut remplacée par une femme jeune et modeste, qui dit en soupirant :

Sur mes traits effacés, d'un mal contagieux
la douleur a gravé les traces.
Depuis que j'ai perdu ce qui charmait les yeux,
puis-je me présenter dans le Temple des Graces ?

L'Oracle lui répondit :

Si tu n'as plus ta fraîcheur naturelle,
tu conserves encor ton esprit et ton cœur.
Ton empire sera plus sûr et plus flatteur,
quand tu plairas sans être belle.

A l'aimable Laideur le Dieu d'amour sourit,
pour la venger de la Nature.
Ta figure faisait oublier ton esprit,
et ton esprit va faire oublier ta figure.

A ces mots, la belle disgraciée se présenta à la porte du Temple, qui lui fut ouverte à l'instant.

Au devant de cette porte était le célèbre Marcel (1), contrôleur des costumes et du maintien, et sur le seuil paraissait l'illustre la Bruyère, dont l'œil perçant découvrait les moindres défauts du caractère et de l'esprit. Marcel, dans son style familier, s'écriait à tout moment :

Monsieur l'Abbé, l'on n'entre pas !
Vous avez l'air d'une poupée ;
vous, Colonel, du grand Pompée ;
et vous, Mondor, du roi Mydas.
Comte, pour courir en chenille,
vous avez pris, dès le matin,
la bigarrure d'Arlequin.

(1) Marcel était un maître de Graces, fort à la mode il y a quarante ans. On ne pouvait être présenté à la cour, ni se présenter dans le monde, sans avoir pris des leçons de Marcel. C'est lui qui, au milieu d'un bal, après une heure de recueillement et de contemplation, s'écriait avec enthousiasme : Que de choses dans un menuet !

Vous, Duc, l'habit de Mascarille,
avec le gilet de Scapin.
Duchesse, de votre carmin,
avant d'entrer ici, de grace,
ôtez trois couches seulement,
et pour respirer un moment,
permettez que l'on vous délace.
Et vous, qui semblez trébucher
dans ces étuis, dont la structure
à vos pieds donne la torture,
Rose, apprenez que la Nature
nous a fait des pieds pour marcher.

Plusieurs Pélerins échappaient aux traits de ce rigoureux censeur, et obtenaient leur passe-port. Mais, arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils subissaient un examen encore plus rigoureux, puisque l'on y scrutait les défauts cachés sous les agréments superficiels. Le moderne Théophraste (1) fixant sur chacun d'eux un regard ferme et pénétrant, leur répétait, d'une voix sévère:

« Damis, vous avez le cœur sec ;
» vous ne connaissez point cet aimable délire
» qu'éprouve le génie, et que l'Amour inspire ;
» sortez d'ici. Baldus, vous croyez que le grec
» tient lieu d'esprit et de science ;
» allez à Sparte. Argan, je le vois bien

(1) La Bruyère, dont on vient de parler.

» à votre aimable suffisance,
» vous savez tout, sinon que vous ne savez rien;
» allez l'apprendre. Et vous, Gernance,
» vous qui dédaignez la science,
» dans un Chapitre, ou bien dans un boudoir,
» allez professer l'ignorance.
» Cléon, vous raisonnez l'amour très-savamment;
» et près de celle qui vous aime,
» vous calculez un sentiment,
» comme l'on résout un problême.
» Ne vous offensez pas d'un refus; récemment
» nous avons refusé Barême.
» Philinte, on vous trouve amusant
» dans tous vos récits, mais vous êtes
» comme trois femmes médisant,
» et menteur comme six gazettes.
» C'est trop. Pour vous, Lise, Hortense, Myrthé,
» vous dont on vante la beauté,
» frivole et stérile avantage;
» vous qui possédez en partage
» du babil sans raisonnement,
» de la raison sans agrément,
» un esprit de pédant sous un masque de femme,
» un cœur de glace, un corps sans ame,
» quelques épigrammes sans sel;
» un feu follet sans étincelles,
» fuyez ces lieux. Nos Immortelles
» ne reçoivent sur leur autel
» que l'offrande d'un cœur pur et tendre comme elles,
» et d'un esprit solide et naturel. »

J'échappai à la proscription du censeur; en

vous voyant dans mon cœur, il fit grace à mon esprit, et le Temple me fut ouvert. Là, je rendis hommage aux Graces.

Des attraits de ces sœurs jumelles
je fus plus charmé que surpris ;
mon cœur se trouvait là comme chez ses amis.
Avant de voyager chez elles,
j'avais appris chez vous la carte du pays.

Les trois Sœurs, dans une attitude élégante et modeste, entrelaçaient leur bras en se donnant la main. Un voile négligé couvrait heureusement la moitié de leurs charmes. Les formes cachées se faisaient sentir sous les plis du voile. L'œil admirait les beautés visibles; le desir embellissait les autres. Leurs regards, souvent baissés, ne se levaient jamais impunément. Elles souriaient, mais en rougissant; et qui les avait vues sourire n'en parlait plus qu'en rougissant comme elles. Leur voix était douce et persuasive. Elles parlaient peu, mais elles parlaient au cœur. On les regardait, en espérant de les entendre; on les écoutait, en craignant de les voir finir. Ainsi leur silence et leurs discours se prêtaient un charme mutuel; et, quoique femmes, elles exerçaient, peut-

être avec moins d'empire, l'art de parler que l'art de se taire

Malgré leur apparente simplicité, les Graces me parurent très-difficiles sur le choix de leurs favoris. Ils sont en très-petit nombre, mais la moindre faveur suffit pour les rendre immortels; car ce que les Graces ont touché, ne meurt point : aussi retrouvai-je dans leur Temple plusieurs de nos contemporains dont nous pleurons encore la perte.

J'y rencontrai ce pasteur vénérable
qui nous peignit avec candeur
les traits de l'âge d'or, conservés dans son cœur ;
innocent comme Abel, comme Daphnis aimable,
frais comme le printemps, même dans son hiver.
Vous vivez ! m'écriai-je, ô mortel adorable !
et je pleurai de joie en embrassant Gesner.

J'y reconnus cet orateur (1) que Rome
eût envié jadis au Sénat de Paris.
Il me parut baigné des pleurs de ses amis ;
car il était aimé, quoiqu'il fût un grand homme.

A cette vue, je ne pus retenir mes larmes ; mais la première des Graces me dit en souriant :

(1) Gesner, Buffon et Gerbier venaient de mourir au moment où cette lettre fut écrite.

Pourquoi cette douleur amère ?
Gerbier chez vous n'est plus ; mais il respire ici.
Dans nos bras il s'est endormi.
Qu'eût-il fait encor sur la terre ?
Il était immortel ; son sort était rempli.

En achevant ces mots, la Déesse tendit la main à un vieillard qui s'avançait majestueusement vers le sanctuaire. Ses yeux, sous des sourcils blancs, brillaient du feu de la jeunesse, et son front conservait l'empreinte des couronnes qu'il avait portées. O Déesse ! m'écriai-je, quel est ce vénérable monarque ? Quel était son empire ?

-- L'Univers. Tu vois Buffon.
Il suffit que je le nomme ;
tout l'éloge d'un grand homme
est renfermé dans son nom.

Elle dit, fit asseoir le vieillard sur un trône de verdure, et lui ceignit la couronne de l'immortalité.

Suivi des doux Plaisirs qui naissent sur ses traces,
à ce couronnement le Printemps assista,
et la Nature y présida ;
car la Nature est toujours chez les Graces.

Durant cette fête, je vis entrer dans le Temple une foule de jeunes nymphes qui arrivaient

arrivaient de la campagne. J'en remarquai très-peu de la ville; mais j'avouerai que celles-ci l'emportaient sur les premières; car elles étaient encore belles, malgré leur parure. Tandis que je les admirais, Aglaé me dit : « Tu seras sans doute étonné d'ap-» prendre que ces beautés naïves, qui nous » visitent tous les jours, ne savent pas » même qu'elles nous connaissent.

» La beauté qui vient de naître,
» tant qu'elle échappe au miroir,
» vient chez nous sans le savoir;
» mais il lui suffit d'avoir
» le malheur de se connaître,
» pour fuir sans le vouloir. »

Sur les pas de ces Nymphes, je vis arriver les vierges couronnées par l'Amour pour l'autel de l'Hyménée. « Celles-ci, me dit la » Déesse, sont bien moins nombreuses que » les premières; car plus les femmes aujour-» d'hui arrivent à l'âge des Graces, plus » elles s'éloignent de leur culte : d'ailleurs, » nous n'admettons ici que celles qui, à la » modestie et aux agréments extérieurs, » joignent une ame encore neuve, un cœur » fait pour préférer l'estime et la tendresse

» conjugales, à l'encens des adorateurs, et » un caractère capable de sacrifier à l'amour » maternel, les modes, les Romans, les » Abbés et l'Opéra.

» Aussi le Dieu d'Hymen verse en secret des pleurs
» dans son Temple désert; mais bientôt il oublie
» sa solitude et ses malheurs,
» quand il possède une Emilie. »

Aglaé parlait encore, lorsque les mères arrivèrent au pied de l'autel. Je ne remarquai parmi elles, ni celles qui veulent être les sœurs cadettes de leurs filles, ni celles qui ne souffrent point que leurs filles soient jolies, ni celles qui ne permettent pas que leurs filles aient quinze ans, ET CÆTERA, ET CÆTERA; leurs regards étaient nobles et tendres, leur démarche posée, leur sourire affectueux; tout en elles intéressait. Ces yeux versaient souvent des larmes, cette bouche prononçait sans cesse les noms de fils et d'époux, ces lèvres étaient couvertes de chastes baisers, ce sein avait porté de doux fardeaux, que ces bras soutenaient encore. Ceux de leurs enfants qui pouvaient marcher, les accompagnaient, en leur donnant la main, ou en tenant un coin de leur

robe flottante. Les tendres Caresses, les douces Inquiétudes voltigeaient autour d'elles. En les considérant au milieu de leur famille naissante, on se sentait attiré vers elles par un charme attendrissant. Elles semblaient réunir les graces des différents âges qui les environnaient. On les retrouvait dans chacun de leurs enfants. Ces diverses ressemblances multipliaient les sentiments qu'inspiraient les mères, et l'on éprouvait, en les aimant, que le respect est inséparable du véritable amour. « De toutes nos favo» rites, me dit Aglaé, celles-ci sont les plus » tendrement chéries; car nous trouvons » chez elles ce que nous cherchons par-tout, » l'utile joint à l'agréable.

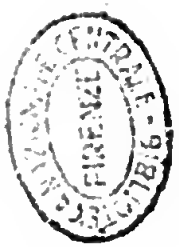
» Leurs glorieux travaux n'empêchent point d'éclore
» sur leurs traits maternels les fleurs de la beauté.
» Auprès des lis la rose croît encore
» sur les débris de la maternité. »

Les mères alors s'approchèrent de l'autel, et j'eus le plaisir de les admirer, tandis que chacune faisait son offrande. J'en reconnus même quelques-unes.

Penthièvre présentait ses enfants dans ses bras;
et, d'après ce touchant modèle,

Genlis, suivant à quelques pas, crayonnait les vertus et les charmes d'ADÈLE.

Quand les mères eurent rendu leur hommage, je vis arriver dans le sanctuaire les veuves et les aïeules, en cheveux blancs. La sérénité, la candeur, régnaient sur leurs fronts sillonnés par les longues années. On voyait qu'elles avaient été belles; on jugeait qu'elles étaient aimables. Le regret de ce qu'elles avaient perdu, ajoutait au prix de ce qu'elles conservaient encore; et ce cœur, pénétré de respect, se plaisait à rappeler le passé, pour y retrouver un sentiment plus tendre. Cependant, comme les vierges paraissaient surprises de les voir, à cet âge, dans le Temple des Graces, Euphrosine leur dit:



» Femme qui plaît à soixante ans,
» par son aimable caractère,
» possède bien mieux l'art de plaire
» qu'une belle dans son printemps.

» Les prestiges de la jeunesse
» cachent mille défauts au jour;
» mais le charme fuit; la vieillesse
» lève le bandeau de l'Amour.

» Alors la Raison qui s'éveille,
» cherche l'esprit. Si c'est en vain,

» la Beauté, dès le lendemain,
» pleure ses amants de la veille.

» Mais si l'on trouve en vous les talents, les vertus,
» l'Amitié, tous les jours, ajoute à vos conquêtes,
» et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
» comme l'on vous aimait à l'âge qui n'est plus.

» On regrète le temps passé sans vous connaître.
» Combien l'on eût joui d'un commerce si doux!
» Il semble que plus tôt on aurait voulu naître,
» pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

» Lorsque, vers son déclin, le soleil nous éclaire,
» l'éclat de ses rayons n'en est point affaibli;
» on est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire;
» et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli. »

A ces mots, les Vierges saluèrent avec respect les aïeules, qui les embrassèrent sans jalousie. Alors la Déesse se tournant vers moi: Tu le vois, me dit-elle,

Les Graces sont de tous les temps.
Adieu; dis à ton Emilie
que dans un demi-siècle en ces lieux je l'attends.
Pour conserver tous deux l'amitié qui vous lie,
de l'esprit et du cœur évitez les détours;
l'art est voisin de l'imposture.
Vous vous plairez encore au déclin de vos jours,
mes bons amis, si vous savez toujours
vous en tenir à la Nature.

Fin de la troisième Partie.

775214 A

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DE LA TROISIÈME PARTIE.

	LET.	PAG.
AMOUR. Sa naissance, son éducation, ses traits; son caractère	36	1
Ses ailes	37	10
Deux AMOURS	*Ibid.*	13
Opinions diverses sur son origine	*Ibid.*	14
Ses caprices. Origine du sein. . . .	38	16
Il est présenté à Jupiter . . .	39	20
ANDROGÉE, assassiné par les habitants de Mégare et d'Athènes. Suite de cet attentat...	40	35
ARIANE. Elle sauve Thésée, et l'emmène dans l'île de Naxos. Là, Thésée l'abandonne; Bacchus la rencontre et l'épouse.	*Ibid.*	42

	LET.	PAG.
BACCHUS. Son origine. Il est confié aux Nymphes ; élevé par Silène.	39	22
Ses conquêtes	*Ibid.*	26
Il épouse Ariane	*Ibid.*	30
Fêtes de Bacchus	44	76
Rapprochement de Moïse et de Bacchus	*Ibid.*	82
BACCHANTES, prêtresses de Bacchus	*Ibid.*	78
CUPIDON. Voyez AMOUR.		
DISCORDE. Histoire de la pomme fatale.	41	52
ÉRIGONE, séduite par Bacchus. Sa mort, sa métamorphose	40 BIS.	45
GRACES, compagnes de Vénus	43	69
Leur origine, leur temple, leur culte, leurs lois.	45	85
ICARIUS. Sa mort ; jeux Icariens.	40 BIS.	47

	LET.	PAG.
MÉRA, chienne d'Icarius, changée en constellation. . . .	40 BIS.	48
NAYADES, premières prêtresses de Bacchus	44	78
NYSUS, roi de Mégare, trahi par sa fille, et changé en épervier	40	36
ŒNONE, épouse du berger Pâris	41	57
PARIS, fils de Priam, exposé, en naissant, sur le mont Ida; élevé par les pasteurs . . .	*Ibid.*	53
Il épouse Œnone et revient à la cour de Priam.	*Ibid.*	57
Jugement de Pâris	42	61
PÉRISTÈRE, changée en colombe	37	11
PROSERPINE, aimée de Bacchus, le retient trois ans aux enfers	40 BIS.	49
SAPHO, amante de Phaon; sa mort.	43	74

	LET.	PAG.
SCYLLA. Voyez NYSUS.		
SÉMÉLÉ, séduite par Jupiter.	39	22
Trahie par Junon	*Ibid.*	23
Sa mort	*Ibid.*	25
SILÈNE, gouverneur de Bacchus.	*Ibid.*	26
THÉSÉE, vainqueur du Minotaure, épouse Ariane et l'abandonne	40	39
VÉNUS. Elle obtient la pomme.	43	64
Son culte, ses temples, ses fêtes.	*Ibid.*	66
Vénus CÉLESTE.	*Ibid.*	69
Offrandes à Vénus.	*Ibid.*	70

FIN DE LA TABLE.

B.22.4.138
B.N.C.F.
FIRENZE